

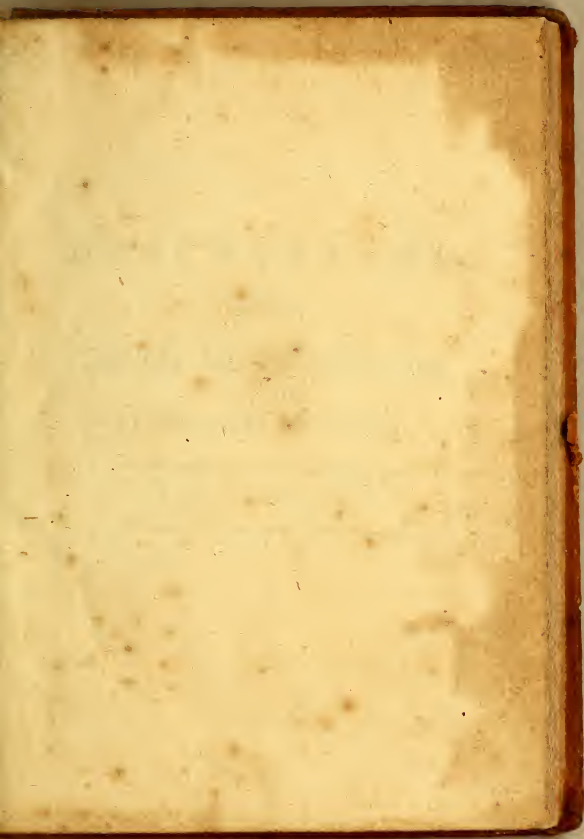


Amesbury 13 59
2



John Carter Brown

>
^





DESCRIPTION

D E S

TERRES MAGELLANIQUES

ET DES PAYS ADJACENS.

P A R T I E II.

DESCRIPTION

OF

THE MAGNETIC

AND ELECTRIC

PART II.

Ex libris Watkinson

C
DÉSCRIPTION
DES TERRES
MAGELLANIKUES
ET DES PAYS ADJACENS.

Par Falkner

Traduit de l'Anglois par M. B**ourrit*

P A R T I E II.



A G E N E V E,
Chez FRANÇOIS DUFART.
Et à P A R I S,
HÔTEL LANDIER, N°. 5. Rue Haute-Feuille,
au coin de celle Poupée.

M. DCC. LXXXVII.

DECEMBER

1880

1. 1st Dec. 1880

2. 2nd Dec. 1880

3. 3rd Dec. 1880

4. 4th Dec. 1880

5. 5th Dec. 1880

6. 6th Dec. 1880

7. 7th Dec. 1880

8. 8th Dec. 1880

9. 9th Dec. 1880

10. 10th Dec. 1880

DESCRIPTION
DES TERRES
MAGELLANIKUES
ET DES PAYS ADJACENS.

PARTIE II.



A LAUSANNE,

Chez J. P. HEUBACH & Comp. Lib. Imp

M. DCC. LXXXVII.

JOHN CARPENTER BROWN





DESCRIPTION
DES TERRES MAGELLANIKES
ET DES PAYS ADJACENS.

CHAPITRE XVII.

*D'un établissement à faire à l'embouchure
du fleuve Noir.*

JE ne puis m'empêcher de croire qu'un établissement fixé à l'embouchure du Second Desaguadero , seroit beaucoup plus convenable pour les vaisseaux qui se rendent dans la mer du Sud , que celui de Buenos-Aires , d'où un vaisseau ne peut arriver à

la mer que dans quinze jours à cause des vents contraires , d'où l'on ne peut franchir les bas-fonds de la riviere que dans la haute mer , d'où enfin il faut une semaine encore avant que d'arriver à la hauteur de la baie sans fond ; tandis qu'un vaisseau qui feroit voile de cette baie , pourroit dans un tel espace de tems avoir doublé le cap Horn , & gagné la mer du Sud.

S'il étoit quelque nation Européenne qui jugea convenable pour elle de peupler les contrées voisines de cette baie , elle ouvreroit une source de perpétuelles allarmes pour les Espagnols ; car de ces lieux elle pourroit avec la plus grande facilité pénétrer dans la mer du Sud , & en détruire les ports avant que leur plan , ou peut-être leur intention , put être connue en Espagne , ou même à Buenos-Aires.

De plus , 'on pourroit de-là s'ouvrir un chemin plus court , en navigeant sur la riviere dans des barques , jusqu'auprès de Valdivia. Plusieurs tribus d'Américains naturels , & les plus courageuses de toutes , celles qui habitent ces contrées , accouroient pour s'enrôler ; l'avidité du pillage leur tiendrait lieu de tout autre motif. Ainsi l'importante ville de Valdivia pourroit être facilement soumise , & les autres, telles que Valparaíso, bien moins forte qu'elle , suivroient son exemple : la possession seule de ces deux places assureroit la conquête du fertile royaume de Chili.

Un établissement ou une colonie est plus facile à fonder ici que dans les isles Malouines , ou dans les ports de St. Julien ou du Desir ; parce que le pays est propre à la culture , qu'il y a beaucoup de bois ,

beaucoup d'eaux , qu'il peut , en un mot , suffire à ses habitans. Il y auroit encore de très-grandes convenances pour placer une colonie dans l'enclos des Tehuelhets ; elle y seroit défendue par une grande & rapide riviere qui lui serviroit d'un rempart , d'un fossé naturel , & renfermeroit un territoire long de six lieues , abondant en pâturages , rempli d'un grand nombre de lievres , de lapins , & de bêtes fauves , d'oiseaux & autres commodités , & la riviere fourniroit une multitude de poissons d'especes diverses.

C'est une considération d'un grand poids que celle de placer une colonie , dans un lieu où elle puisse avec facilité se pourvoir de bestiaux , comme vaches , chevaux & autres animaux utiles , & ici on les trouve sur le lieu , & pour ainsi dire sous la main. Un commerce avantageux pourroit d'abord

s'établir avec les Américains ; qui pour des colliers de verre coloré , des armes de trait , des épées larges , des pointes de lames , des haches , donneroient des bestiaux pour l'usage de la colonie & des pelletteries fines pour envoyer en Europe. Et il est si rare que des vaisseaux navigent dans ces murs , que tout ceci pourroit se faire dans le plus profond secret , & que la nouvelle ville seroit peuplée & se maintiendrait pendant plusieurs années avant que les Espagnols en fussent informés.

Les François , par exemple , ne se sont-ils pas établis dans les isles au sud de ce pays ? n'y ont-ils pas demeuré plusieurs années , avant que leur établissement fut connu des nations de l'Europe ?

Les forêts des environs sont formées de la même espece d'arbres que nous avons décrites ; il en est une espece cependant

qui est particuliere à cette partie du pays ; les Indiens le regardent comme sacré , & ne le brûlent jamais. Il produit une gomme de la consistance & presque de la couleur de la cire jaune ; si l'on en jette sur le feu , elle exhale un parfum odoriférant ; mais elle differe en diverses qualités de la gomme dont nous nous servons en Europe. Je n'ai jamais vu cet arbre : mais les Américains qui m'en ont parlé, m'ont dit qu'il étoit petit : j'ai eu dans les mains quelques morceaux de sa gomme ; on la mêle avec de la cire , & on en fait de petites chandelles.

Toutes les côtes qui s'étendent de la baie sans fond à vingt lieues plus au sud , offrent un sol aride & sec , où l'on voit peu de plantes ; ces lieux sont déserts , ils ne sont habités que par quelques guana-coes qui de tems à autre descendent des montagnes voisines situées au couchant. Il

n'y a point d'eau pendant la plus grande partie de l'année, & celle qu'on y trouve quelquefois, se recueille dans les bas fonds après les pluies. Dans les saisons où elles tombent, on voit les Indiens se rapprocher de ces lieux pour y bruler leurs morts, visiter leurs sépulcres & chercher du sel dans la baie de St. Julien, ou sur les côtes de la mer. On y remarque quelques collines pierreuses dispersées çà & là, & un minéral qui paroît être une espece de cuivre y fut recueilli près du port Desiré.

Dans le voyage qu'on fit le long de ces côtes en 1746, on n'y découvrit aucune riviere, quoique les Espagnols & les missionnaires qu'ils avoient avec eux, descussent à terre, sur-tout dans les ports marqués dans les anciennes Cartes, & qu'ils visitassent toute leur enceinte. Ces recherches infructueuses les convainquirent

de l'erreur de ceux qui en ont marqué la trace , & cette erreur fut probablement causée par des reflux violens qui surmontent les bas-fonds & dont les eaux reviennent ensuite. Mr. Danville , dans sa Carte , décrit le cours de la riviere de Camarones ; il l'a fait dégorger dans la baie de St. George par trois embouchures , & non dans la baie de Camarones , comme on le voit dans les anciennes Cartes ; mais quelque autorité que puisse avoir ce Géographe , on ne peut s'empêcher d'avoir des doutes sur cette riviere qu'on ne découvrit point dans le voyage dont nous venons de parler , quoiqu'on entrât dans cette vaste baie. Peut-être aussi , la grande distance où le vaisseau fut arrêté loin du rivage , ne permit pas à ceux qui le montoient de faire des observations exactes. Les Indiens qui habitent dans le voisinage , par-

Ient en effet d'une riviere qui arrose le territoire de Chillilaou ; mais je n'ai pu savoir où en étoit la source , où en étoit l'embouchure ; peut - être que cette riviere assez petite , est absorbée par les déserts qu'elle parcourt , comme il arrive à différentes rivieres marquées dans les Cartes.

Les Espagnols descendirent aussi dans la Baie des Lions, & n'y découvrirent l'embouchure d'aucune riviere. Ils ne virent de digne de remarque dans celle de Camarones , que des rocs d'une grosseur extraordinaire qui offroient l'apparence d'une grande ville sur l'eau. Le fond de cette baie a si peu d'eau , que le vaisseau fut arrêté sur les rocs , & qu'on fut obligé d'attendre le retour de la marée pour le remettre à flot : ils débarquerent aussi dans la baie de Gallegos ; mais ils furent rappelés à bord avant qu'un examen attentif

les eut assuré s'il y avoit , ou s'il n'y avoit pas une riviere.

CH A P I T R E XVIII.

Du pays des Telhuelhets.

LE territoire des Telhuelhets & des autres nations Patagones qui habitent le voisinage des côtes de cette partie presque inhabitable de l'Amérique , n'est pas aussi riche que celui que nous avons déjà parcouru. Un des captifs Espagnols que j'ai rachetés de l'esclavage , & dont l'un d'eux y avoit séjourné pendant sept ans , dit qu'il est composé de vallées ceintes par une chaîne de montagnes basses , arrosées par des sources & de petits ruisseaux qui se rendent dans des lacs peu étendus , ou dans des fonds marécageux qui se des-

séchent en été : dans ces tems de sécheresse, plusieurs des habitans viennent s'établir sur les bords de la Seconde Defaguadero , amenant avec eux leurs femmes , leur famille & tout leur bagage ; quelques-uns vont plus loin encore , & fixent leur demeure au pied du Casuati , du Vuulcan & du Tandil.

Les vallées des Telhuelhets abondent en pâturages , & sont variées par de petites forêts qui donnent du bois de chauffage. Il y a un grand nombre de guanacoes , & quelques-uns de ces Américains font leurs tentes avec les peaux de ces animaux. On y trouve aussi une multitude d'antas ; les Telhuelhets en vendent la peau aux autres Puelches , qui en font des armes défensives.

L'anta (le tapir de Mr. de Buffon ,) est un animal qui a des ressemblances avec le

cerf ; mais il est sans cornes. Son corps est de la grosseur d'un grand âne , sa tête est longue & presque conique , elle se termine en un groin pointu : il est fort , large d'épaules & des hanches ; ses cuisses & ses jambes sont longues & plus fortes que celles du cerf ; ses pieds sont fendus comme les siens , mais ils sont plus grands ; sa queue est courte comme celle du daim ; sa force est singulière ; il résiste à deux chevaux & les entraîne après lui , tandis qu'une vache ou un taureau cède à un seul cheval. Lorsqu'il est poursuivi , il s'ouvre un chemin au travers des bois les plus épais , les taillis les plus fourrés ; il brise, il abat tout ce qui s'oppose à lui. Je n'ai point appris qu'on ait fait quelques tentatives pour rendre cet animal domestique , quoiqu'il ne soit pas bien féroce , & ne fasse guère du mal qu'aux chacras ou

plantations ; il pourroit cependant être de grande utilité , si sa force étoit appliquée au service de l'homme.

Il n'y a point de chevaux sauvages dans cette contrée ; mais les chevaux domptés qu'on y nourrit , l'emportent par la force & la beauté sur tous ceux de l'Amérique méridionale : ils supportent de longs voyages faits sans autres provisions que ce qu'ils broutent sur leur chemin ; aucun autre ne les surpasse en courage & en vitesse. On trouve là aussi , une grande abondance de petit gibier , & les Américains qui sont ici en assez grand nombre , en font leur principale nourriture. On y recueille des quantités de besoards occidentaux qu'on trouve dans l'estomac des guanacos & des vigognes , & même dans l'anta ; mais ce dernier est le plus grossier de tous. Lorsqu'on en prend beaucoup , il agit comme un

puissant diaphorétique. J'ai éprouvé qu'il étoit d'un secours prompt dans les chaleurs d'entrailles , dans les foibleffes & autres maladies de ce genre , en la donnant à la dose d'une dragme ; on peut la donner fans danger en grande quantité. Je l'ai trouvé préférable en beaucoup de cas à nos poudres testacées , & aux substances minérales. Quelques-unes de ces pierres pèsent dix-huit onces.

Il y a dans ce pays diverses sortes d'oiseaux , tels que des colombes , des tourterelles , des canards , des faisans , des perdrix , &c. qui peuvent offrir une ressource utile que négligent les Indiens. On y voit des oiseaux de proie , comme aigles , vautours , milans , chouettes & faucons. Mais on n'y voit , sur-tout plus au midi , ni lions , ni tigres , excepté dans les Cordelières.

C H A P I T R E XIX.

Du pays des Huilliches.

IL est situé au midi de Valdivia , au-delà du Tehuel Mapu ; & selon la relation des missionnaires , il est pauvre , destitué de toutes les nécessités de la vie , comme est toute la côte entre le Chili & le détroit de Magellan. Les Sauvages qui l'habitent, vivent principalement de poisson , & sont distingués par les noms de Chonos, de Poy-yus, & de Key-yus. Ceux de ces deux dernières nations qui vivent le plus loin des côtes , poursuivent le gibier à la course & s'en saisissent ; car ils sont fort agiles & exercés à cette chasse dès l'enfance. La plus grande partie des provisions pour les soldats & les missionnaires Espagnols de

Chiloe leur est envoyée de Valdivia ou d'autres ports du Chili. Il y a dans Chiloe une petite ville, ou plutôt un village où réside un gouverneur Espagnol.

Les montagnes des Huilliches sont beaucoup plus basses que celles qui se prolongent vers le nord ; on peut les traverser dans tous les tems de l'année , elles sont coupées de passages fréquens , & sont couvertes de forêts où l'on trouve du bois de charpente. Il y a une espèce d'arbre particulier au pays , que les Indiens appellent *lahual* & les Espagnols *alerce* : la description qu'on m'en a faite est obscure ; il me paroît être une sorte de sapin. Ce qu'il a de remarquable , c'est la facilité qu'il offre pour en faire des planches , parce que son tronc est marqué de lignes droites du sommet au pied ; on enfonce des coins dans les fentes , & ils le divisent avec plus de

facilité que la scie en planches droites , d'une épaisseur convenable ; ces arbres sont fort grands , mais je n'ai pu savoir exactement de quel diamètre.

Si cet arbre étoit transplanté ou semé en Angleterre , il est probable qu'il y réussiroit , le climat y étant à-peu-près le même que celui où il croît , & on l'estime le bois le plus précieux pour la charpente, soit pour sa beauté , soit pour sa durée. Il n'est pas inutile d'observer qu'il seroit facile de l'amener en radeaux dans la baie de St. Matthias , par les rivières de Nahuelhupaï , de Sanquel , de Lolgen & du Desaguadero , & qu'on pourroit y en construire des vaisseaux , des maisons & autres objets.

Les Huilliches ont aussi une espèce de tabac qu'ils broient lorsqu'il est verd encore , & dont ils font des rouleaux cylin-

driques, courts & épais. Il est d'une couleur verd - obscur , & exhale une odeur forte & désagréable lorsqu'on le brule ; cette odeur differe un peu de celle du tabac de Virginie ; il est fort & enivre bientôt. Les Huilliches le fument en commun & se tendent la pipe de l'un à l'autre : chacun en prend une gorgée , & continue jusqu'à ce qu'il ait troublé leurs sens.

Les peuples qui habitent dans les environs du détroit de Magellan, sont des tribus de Telhuelhets, connus sous le nom de *Schuacunny d'Yacanacunny*. Ils ont différens arbres fort élevés & une espece de buisson qui leur donne des especes de baies qui sont bonnes à manger , échauffent l'estomac , & semblent être un aliment utile pour le climat froid qu'ils habitent.

CHAPITRE XX.

De la Terre de Feu.

LA Terre de Feu est formée d'un grand nombre d'isles : celles qui en forment la partie occidentale sont petites , basses , pleines de marais & d'étangs : la plupart ne peuvent être habitées , parce qu'elles sont couvertes d'eau. Celles qui sont au levant sont grandes , élevées , ont des montagnes , des forêts , des habitans qui sont de la nation de Yacana - cunny : ils avoient des occasions fréquentes de communiquer avec les François, & aujourd'hui ils communiquent avec les Espagnols qui viennent des isles Malouines ou de Falkland pour y faire leur provision de bois. Je ne puis dire s'il y a beaucoup de bêtes fauves

dans ces grandes isles , mais il y a des oiseaux. Il est très-probable que leurs habitans ne vivent pas entièrement de poissons : car il leur seroit difficile de s'en nourrir pendant l'hiver dans ces climats glacés.

Dans l'année 1765 ou 1766 , je ne fais laquelle , un vaisseau espagnol qui portoit des marchandises au Pérou , fut poussé sur le rivage & mis en pieces sur l'une de ces isles , à environ quatorze lieues de l'entrée du détroit. L'équipage fut sauvé , & se fit lui-même un navire assez grand pour le transporter lui & ses provisions à Buenos-Aires. Il y parvint & informa le Gouverneur D. Pedro de Cavallos, que les habitans de cette isle étoient bons & hospitaliers ; qu'ils l'avoient aidé à charrier des arbres grands & pesans qu'ils avoient abattus pour construire leur vaisseau ; qu'ils l'avoient assisté dans ses besoins. Il donna

libéralement une partie de ses marchandises à ces bonnes gens qui avoient estimé davantage celles qui avoient le moins de valeur pour nous , & préféré les draps grossiers qui pouvoient les préserver du froid , à la soie , au satin , aux draps tissus d'or ou d'argent. Lorsqu'ils étoient venus vers l'équipage naufragé , ils étoient armés d'arcs & de flèches ; mais au lieu d'en faire usage , ils l'avoient assuré de leur bienveillance , & donné des gages d'intentions pacifiques : ils s'inclinoient en les abordant ; ils sautoient , frottoient leurs ventres & frapportoient des mains. Ces marques de bonhomie ne se démentirent pas. Le Gouverneur à qui on en fit le récit , en rendit compte à la Cour d'Espagne & lui proposa de fonder une colonie dans cette isle ; mais alors les François transigeoient avec elle pour lui céder les isles Malouines , &

le projet du Gouverneur quoique dicté par la prudence, ne fut point écouté, & il fut bientôt rappelé dans sa patrie.

Taiou, le cacique des Yacana-cunny, me dit que cette nation se servoit d'une espece de radeau pour traverser quelquefois le détroit & pour communiquer avec le peuple dont il étoit le chef. On peut conclure de là qu'elle connoît & jouit des commodités du bois, de l'eau & du sol, & que si l'on y trouvoit un bon port, leur isle seroit plus convenable, & mieux située pour y fonder une colonie qui commandât les passages de la mer du Sud, que les isles Falkland.



CH A P I T R E XXI.

Des isles Falkland.

LES isles Falkland , nommées par les François *isles Malouines* , sont en fort grand nombre ; mais elles sont petites ; il n'y en a que deux qui soient grandes. Ce que j'en dirai ici , est conforme aux récits que m'en ont fait plusieurs des officiers Espagnols qui s'y étoient rendus pour en prendre possession , lorsque les François les leur eurent cédées , afin d'en transporter ceux des habitans qui les quittoient , & pour y faire prendre leur place à des Espagnols amené de Buenos - Aires. Ils m'ont été confirmés par un canonnier François qui fit voile avec moi de Rio de la Plata , pour nous rendre à Cadix , & avoit résidé pen-

dant plusieurs années dans ces isles. Tous sont des témoins qu'on ne peut rejeter.

Ces isles sont si basses , si coupées de fondrières & de marais , qu'après une averse de pluie , il n'est pas possible de sortir & faire un pas sans enfoncer jusqu'aux genoux dans la boue. Les maisons y sont bâties avec de la terre , l'excessive humidité du sol , fait que l'intérieur y est tapissé de mousse : le défaut de bois ne permet pas d'y faire de la brique. Les colons y ont semé diverses sortes de graines, telles que du froment , de l'orge , des pois, des fèves & autres ; mais le sol en est si stérile , qu'ils ne donnent que de l'herbe , & qu'on y sème sans y moissonner. Toute l'industrie Françoisse exercée pendant plusieurs années n'a pu y faire réussir que des laitues , & ce n'a été qu'à force d'y rassembler le crotin de tous les animaux

qu'on y nourrissoit , vaches , cochons & chevaux. Les seuls animaux naturels à ces isles sont les pengoins & les outardes , & les derniers sont les seuls qui puissent y être un aliment , & un aliment très-médiocre encore. On les tue avec le fusil , & elles sont aujourd'hui si fuyardes , qu'elles en sont devenues rares & cheres. On y pêche aussi ; mais le poisson qu'on y prend n'est pas proportionné aux besoins des habitans. Telle est la pauvreté de cette contrée que le Gouverneur Espagnol de Buenos-Aires est obligé d'y envoyer tous les trois ou quatre mois des vaisseaux à ses frais , pour en entretenir & la garnison & les colons , & qu'ils n'en rapportent rien. On y a transporté des chevaux , des vaches , des cochons ; mais le pays est si froid , si humide , si dénué d'abri qu'ils n'y croissent point , & ont peine à

y propager. Il faudra prendre les mêmes soins , faire les mêmes frais aussi long-tems que l'établissement subsistera. Il n'y a point d'arbres , point de bois , & l'on n'y peut faire du feu qu'avec la tige d'un arbrisseau bas , assez semblable à notre genêt , ou à notre bruyere , & encore il y est assez rare : les habitans sont obligés d'envoyer des barques pour chercher du bois dans la Terre de Feu. L'eau est presque la seule provision nécessaire que cette contrée fournisse ; on y trouve encore un bon port , qui cependant ne paroît pas pouvoir répondre au but qu'on s'est proposé en y formant un établissement ; car comme ce port est nommé *de Solidad* , est ouvert au nord & au nord-est , il faut que le vent souffle de ces points de l'horison pour que les vaisseaux y entrent. Or ces vents sont les plus favorables pour dou-

bler le cap Horn , les vaisseaux n'y entreroient souvent que pour y perdre le moment de pénétrer dans la mer Pacifique, sur-tout parce qu'ils seroient forcés d'attendre pour sortir de ce port un vent contraire à celui qui devoit les conduire dans cette mer , & de séjourner ainsi dans un lieu où ils n'ont l'espérance d'y faire d'autres provisions que de l'eau.

La France y envoya des colons durant la guerre de 1760 , pour s'assurer un port où ses vaisseaux revenant des Indes Orientales par la mer du Sud , pussent se reposer : la crainte des armateurs Anglois les avoient forcés de prendre cette route. Mais lorsque la guerre fut terminée , elle se lassa de cette misérable colonie qui demandoit toujours des dépenses nouvelles, & résolut de l'abandonner. Cependant comme elle désiroit retirer l'argent qu'elle y avoit mis ,

elle représenta cette nouvelle acquisition sous un jour si avantageux à la Cour d'Espagne , que Charles III convint d'en payer cinq cents mille dolars (quelques-uns disent huit cents & davantage). Le Roi de France en reçut une partie , & le reste fut abandonné à Mr. de Bougainville qui étoit le propriétaire de l'établissement. Tout cet argent avec une cargaison de provisions fut porté à Rio Janeiro , pour être payé à Buenos-Aires. Le Capitaine d'une frégate espagnole représenta d'une manière hardie & libre , au Gouverneur de Buenos-Aires ; & en présence de Mr. de Bougainville , qu'on en avoit imposé au Roi d'Espagne ; il protesta qu'aucun bon sujet du Roi , commis pour recevoir ces isles en son nom , ne pouvoit les recevoir à ce prix sans violer la loyauté qu'il devoit à son Souverain , & ses devoirs comme

chrétien , au moins avant que d'avoir instruit de tout la Cour d'Espagne qui avoit été grossièrement trompée sur ce sujet.

Mr. de Bougainville ne répondit rien à cet officier , & peut-être n'avoit rien à lui répondre ; car il étoit un témoin recusable , & le Capitaine pouvoit ajouter à son témoignage celui de cent personnes , qui venoient de ces isles pour en transporter les habitans François.

Les Espagnols conduisirent avec leurs colons deux freres Franciscains & un Gouverneur, qui voyant cet établissement, furent pénétrés de chagrin, & le Gouverneur , qui étoit le Colonel Catani, ne put voir sans douleur, les vaisseaux sur lesquels il étoit venu avec les siens, retourner à Buenos-Aires ; il déclara qu'il s'estimeroit bien heureux de pouvoir s'éloigner de ce pays misérable , dût-il perdre son emploi, dût-il être réduit

à celui de mousse , pourvu qu'il revint à Buenos-Aires.

CHAPITRE XXII.

Des Moluches , & en particulier des Picunches & des Pehuenches.

LES nations Américaines qui habitent ces contrées , se donnent à eux-mêmes la dénomination générale de Moluches & de Puelches.

Les Moluches sont connus des Espagnols sous les noms d'Aucaes ou d'Araucanos.

La dernière de ces appellations est un reproche offensant ; il signifie rebelle , féroce , sauvage & bandi : la première , à peu de chose près , a le même sens ; excepté qu'il s'applique également aux hommes &

aux

aux bêtes ; ainsi auca cahual est un cheval sauvage ; ainsi encore aucatun, ou aucatuln, c'est exciter un tumulte.

Ils se donnent le nom de Moluches , du mot *molun* , faire la guerre , & *moluche* signifie un guerrier. Ils sont dispersés sur le pays qui s'étend au levant & au couchant des Cordelières du Chili , des confins du Pérou au détroit de Magellan , & peuvent être divisés en trois différentes nations , les Picunches, les Pehuenches & les Huilliches.

Les Picunches sont les plus septentrionaux de ces peuples ; leur nom *picun*, nord, & *che*, hommes ou peuple , peut être rendu par ceux d'hommes du nord. Ils habitent les montagnes depuis Coquimbo jusqu'à la latitude de St. Jago du Chili , & plus bas encore. Ce sont les plus grands hommes & les plus courageux de tous les Moluches, spécialement ceux qui sont au couchant

des Cordelieres , parmi lesquels on compte les Penco , les Tucapel & les Arauco ; c'est de ces derniers que les Espagnols ont pris le nom d'Araucanos , & par erreur ils l'ont appliqué à tous les Indiens du Chili. Tous ceux qui habitent à l'orient des Cordelieres , s'étendent jusqu'au - dessous de Mendoza , & sont appelés Puelches par ceux qui vivent sur le côté opposé de ces montagnes , car *puel* signifie l'orient dans leur langue : ceux qui sont placés plus au midi , ont le nom de Picunches : j'ai connu quatre de leurs caciques.

Les Pehuenches touchent au nord les Picunches , & s'étendent jusqu'au-delà de Valdivia , sous le trente-cinquieme degré de latitude méridionale. Leur nom dérive du mot *pehuen* , mot qui désigne le pin , arbre très-abondant dans leur pays. Comme ils sont situés au midi des Picunches ,

ceux-ci leur donnent quelquefois le nom d'Huilliches , ou Peuples méridionaux ; mais plus généralement ils sont connus sous le nom de Pehuénches. Leurs caciques étoient de mon tems Colopichun , Amolepi , Antucule , & beaucoup d'autres. Ce dernier étoit jeune & je l'ai beaucoup connu.

Ces deux nations étoient autrefois fort nombreuses , & eurent de longues , de sanglantes guerres avec les Espagnols qu'ils chassèrent presque du Chili , où ils détruisirent les villes impériales d'Osorno & de Villarica , où ils tuèrent deux présidens , Valdivia & D. Martin de Loyola ; mais aujourd'hui leur nombre est si fort diminué , qu'en rassemblant toutes leurs forces , à peine feroient-ils une armée de quatre mille hommes. Leurs fréquentes guerres avec les Espagnols du Chili , de Mendoza , de

Cordova & de Buenos-Aires , avec leurs voisins les Puelches , & avec d'autres encore , les ont affoiblis. Mais la plus grande cause de leur destruction est l'eau-de-vie que les Espagnols leur vendent , & la chica qu'ils font eux-mêmes. Souvent ils engagent , ils vendent aux Espagnols leurs femmes , leurs enfans , pour avoir la premiere ; & lorsqu'ils sont ivres , ils se querellent , se battent , se tuent entr'eux : le parti qui a succombé dans ces querelles , conserve le désir de la vengeance , & l'exerce avec cruauté. La petite vérole encore que les Européens leur ont apportée , y cause des ravages effrayans : c'est une peste qui dévaste & rend désertes leurs habitations. Cette maladie est beaucoup plus fatale à ces peuples qu'aux Espagnols & aux Nègres , à cause de leur corpulence , de la mauvaise nourriture , du défaut de propreté , d'abri ,

de couvertures, de soins nécessaires ; car les peres fuient leurs enfans , leurs femmes ; les enfans leurs parens s'ils en sont attaqués , pour éviter qu'elle ne les atteigne , & les abandonnent souvent au milieu des déserts. Il y a 45 ans que la nombreuse nation des Chechehets prit cette maladie dans le voisinage de Buenos-Aires, & dès les premiers symptômes , elle voulut fuir & se retirer dans son propre pays qui en étoit à environ 200 lieues. Il falloit qu'ils traversassent de vastes déserts , & chaque jour de ce voyage , ils laissoient derriere eux leurs amis , leurs enfans , leurs peres malades , dans des lieux sauvages, sans autres secours, sans autres provisions , qu'une peau dressée du côté d'où venoit le vent , & une cruche d'eau. Ce voyage funeste affoiblit cette nation puissante à tel point , qu'elle ne peut aujourd'hui rassembler plus de trois cents guerriers,

C H A P I T R E XXIII.

Des Huilliches.

ON donne ce nom aux Moluches méridionaux ; leur territoire s'étend de Valdivia au détroit de Magellan. Ils sont divisés en quatre tribus ou nations distinctes. La première d'entr'elles occupe le pays qui de la mer de Chiloé , va au-delà du lac de Nahuelhupa : elle parle la langue chilienne. La seconde a le nom de Chonos , & vit dans les environs de l'isle de Chiloé. La troisième est appelée Poy-yus ou Peyes, & habite les côtes de la mer depuis le quarante-quatrième degré de latitude méridionale jusqu'à un peu au-delà du cinquante & unième. De-là jusqu'au détroit, on trouve le territoire de la quatrième

nation , distinguée par le nom de Key-yus ou Keyos.

Les trois dernières tribus sont connues sous le nom de Vuta - Huilliches ou de Grands Huilliches ; parce qu'ils ont le corps plus gros , qu'ils sont plus grands que les premières , qu'on distingue sous celui de Petits Huilliches ou Pichi-Huilliches. Ils semblent sortir de deux peuples différens ; leur langue est un mélange de celles des Moluches & des Tehuels. Les autres Huilliches & les Pehuénches parlent le même idiome ; ils ne diffèrent des Picunches qu'en ce qu'ils usent de la lettre S au lieu de l'R & du D qu'ils n'ont pas dans leur alphabet, & souvent du T quand les autres se servent du CH ; comme Domo pour Somo , une femme ; huaranca pour huasanca , un millier ; vuta pour vucha , grand. Ces nations sont nombreuses , sur-tout celle des Vuta-

Huilliches. J'ai connu un de leurs caciques, c'est Tepuanca : j'en ai connu d'autres encore ; mais j'en ai oublié les noms.

CHAPITRE XXIV.

Des Puelches.

LES Puelches , ou le peuple de l'Orient, sont ainsi appellés par ceux du Chili , parce qu'ils sont situés au levant de leur territoire ; ils sont bornés au couchant par les Moluches , au midi par le détroit de Magellan , au nord par les Espagnols de Mendoza , de San Juan , de San Luis de la Punta , de Cordova & de Buenos-Aires , au levant par la mer Atlantique.

Ils portent différentes dénominations selon les différentes situations de leurs contrées respectives , ou peut-être parce qu'ils

sont originairement des nations différentes. Ceux qui sont situés au nord sont appelés *Taluhets* ; au couchant & au midi, ce sont les *Diuihets* ; entre le midi & le levant, les *Chechehets* ; au midi de ces derniers est la contrée des *Tehuelhets*, ou comme ils se nomment dans leur langue, les *Tehuel - Kunny*, c'est-à-dire, les hommes du midi.

Les *Taluhets* sont limitrophes au couchant avec les *Picunches*, & habitent la rive orientale du Premier *Desaguadero*, jusqu'aux lacs de *Guanacache*, dans les juridictions de *San Juan* & *San Luis* de la *Punta*, dispersées en petites troupes & rarement fixés en un lieu particulier. Il y en a quelques-uns dans la juridiction de *Cordova*, sur les rivières *Quarto*, *Tercero* & *Segundo* ; mais la plus grande partie a été détruite ou par des guerres avec les

autres Puelches & les Mocovies , ou parce qu'ils se sont dispersés & réfugiés parmi les Espagnols. Il y avoit autrefois quelques hommes de cette nation dans le district de Buenos-Aires , sur les rivières de Lujan & de Conchas , & dans celui de Matanza ; mais il n'y en a plus aujourd'hui.

Les restes de cette nation sont si foibles, qu'à peine peuvent-ils rassembler deux cents hommes propres à combattre ; ils se bornent à une sorte de guerre de pirates & en petites bandes , excepté lorsqu'ils sont assistés de leurs voisins , les Picunches , les Pehuenches , & les Diuihets ; alors même , réunis à leurs auxiliaires , ils ne peuvent paroître sur le champ de bataille au nombre de plus de cinq cents guerriers , & rarement peuvent-ils l'atteindre. Cette nation & celle de Diuihets , sont connus

des Espagnols sous le nom de *Pampas*.

Les Diuihets bordent au couchant la contrée des Pehuenches , du trente-cinq au trente - huitieme degré de latitude méridionale , & s'étendent le long des rivières Sanquel , Colorado & Hueyque , dans un espace de quarante milles au levant du Cafuhati. Ils ont les inclinations errantes & vagabondes des Taluhets , & ne sont pas beaucoup plus nombreux , parce qu'ils ont été détruits dans leurs courses sur les Espagnols ; quelquefois unis aux Taluhets , quelquefois aux Pehuenches , plus souvent ils se répandent seuls, sur les frontières le long des montagnes de Cordova & de Buenos-Aires , d'Arrecife à Lujan , tuant les hommes , emmenant les femmes & les enfans en esclavage , poussant devant eux les bestiaux dont ils peuvent s'emparer.

Ces deux peuples subsistent principale-

ment de la chair des juments qu'ils chassent divisés en petits partis de trente à quarante , dans les vastes plaines entre Mendoza & Buenos-Aires , où souvent ils sont rencontrés par de nombreuses compagnies d'Espagnols , envoyés contr'eux , & qui exercent à leur égard les loix d'une vengeance réciproque , avec une cruauté plus grande encore que celle des Sauvages.

Mais ces rencontres ne sont pas les seuls dangers qu'ils ont à courir ; car si les Tehuelhets ou les Chechehets sont alors établis dans le voisinage du Casuhati , du Vuulcan ou du Tandil , lorsque nos pillards reviennent dans leurs excursions , & se retirent avec leur proie , ceux-là tombent impitoyablement sur eux dans leur retraite , sur-tout dans les lieux où la longueur de leur marche les oblige à se reposer quelque tems avec leurs bestiaux ,

tuent tout ce qui leur résiste , dépouillent tout ce qui cède & chassent au loin les vagabonds.

Le pays des Chechehets , ou peuple de l'est , est situé entre les rivières Hueyque & le Premier Defaguadero , ou la rivière Colorado , & de là au Second Defaguadero ou fleuve Noir. Mais ils errent sans cesse autour de ces limites , transportant avec eux plusieurs habitations ; ils se séparent sur les motifs les plus légers & souvent sans autre raison que leur humeur vagabonde. Leur territoire abonde en gibier , comme lièvres , armadilles , autruches , &c. On y trouve peu ou point de guanacoës. Lorsqu'ils sont forcés par la disette de chevaux d'errer dans le Casuhati & le Tandil , ils y chassent ; mais avec si peu d'adresse qu'ils ne rapportent rien à leur retour , à moins que leurs voisins les Tehuelhets ne

leur donnent quelque gibier , ou que par un hazard heureux , ils ne rencontrent quelque parti de Pehuenches , & ne le surprennent ; ces derniers ayant toujours beaucoup de provisions à leur retour. Sous d'autres rapports , les Chêchets , sont de bonnes gens , sinceres & sans malice , plus honnêtes que ne le sont les Moluches & les Taluhets. Ils sont fort superstitieux , adonnés à la divination , au fortilège , & peuvent être facilement trompés. Ils sont en général grands de taille & courageux , comme leurs voisins les Tahuelhets ; mais ils ne parlent pas la même langue qu'eux ; humbles & doux dans la paix , ils sont actifs & hardis à la guerre comme l'ont éprouvé à leurs dépens les Taluhets & les Diuihets ; ils sont maintenant en petit nombre , la petite vérole les a presque détruits. Leurs caciques s'appelloient *Se-jechu* & *Daychaco*.

Les Tehuelhets , qui en Europe sont connus sous le nom de *Patagons* , ont été aussi nommés *Tehuelchues* , mais par ignorance de leur idiome ; car *chu* signifie contrée ou séjour , & non peuple qu'exprime le monosyllabe *Het* , & plus au sud par le mot *Kunny* ou *Kunnee*. Ceux-ci & le Chechehets sont connus des Espagnols sous le nom de *Serranos* ou de montagnards. Ils sont partagés en un grand nombre de soudivisions , comme les Leuvuches , ou le peuple de la riviere , les Callilehets , ou le peuple des montagnes : parmi ceux-ci on distingue les Chulilau-Kunny , les Sehuau-Kunny , & les Yacanna-Kunny : ces trois dernieres tribus sont appellés *Vucha Huiliches* par les Moluches.

Les Leuvuches habitent les deux bords du fleuve Noir , ou comme ils l'appellent du *Cusu-Leuvu*. Vers le nord ils ont un

pays vaste , mais désert, que des bois épais, des lacs , des marais hérissés de roseaux forts & épineux rendent impénétrable : ils donnent le nom de *Sanquel* à ces roseaux. Là , toute communication est fermée vers le nord , si l'on ne se détourne au couchant en suivant le pied de Cordelieres , ou au levant en se dirigeant sur les côtes de l'Océan.

Ce peuple paroît être composé de Tehuelhets & de Chechehets ; mais il parle la langue des derniers avec quelque mélange de Tehuel. Vers l'orient il touche au territoire des Chechehets ; vers l'occident à celui des Pehuenches & des Huilliches ; vers le nord à celui des Diuiches ; vers le sud à quelque partie d'une tribu de Tehuelhets. En partant du grand lac d'Huechun Lauquen , ils se rendent en six jours à Valdivia. Cette nation est la plus

plus respectées de toutes celles qui sont comprises sous les noms de *Telhuehets* & de *Chechehets*, & leur cacique *Cacapol*, comme son fils *Cangapol*, semblent exercer leur autorité sur toutes. Lorsqu'ils déclarent la guerre, ils sont d'abord joints par elles, par les Huilliches & les Pehuenches méridionaux qui habitent un peu au sud de Valdivia.

Ces Leuvuches ne sont pas nombreux ; c'est avec peine qu'ils pourroient rassembler trois cents guerriers ; la petite vérole leur a été plus funeste que les combats les plus sanglans. Ils avoient joint les Chechehets pour venir dans les plaines de Buenos-Aires attaquer Don Gregorio Mayu Pilquiya, fameux dans ces contrées, & qui étoit suivi d'une quantité considérable de Taluhets ; il les vainquit près du lac de Lobos, & ils se retirèrent près du Vuul-

can ; mais malheureusement ils prirent quelques habits venus de Buenos-Aires où régnoit cette maladie contagieuse qui en fit périr un grand nombre. Ils ont perdu encore beaucoup de monde dans leurs guerres avec leurs voisins vers le nord, comme les Picunches & les Taluhets , qui se réunissent, & descendant des Cordelieres, les surprennent & les massacrent. Quand ils s'apperçoivent de ces irruptions , ils échappent à leurs ennemis en traversant la riviere à la nage ; ce que ceux-ci n'osent faire. Mais dans la confusion du combat ou de la fuite, ils laissent leurs enfans en arriere & ils deviennent la proie de leurs ennemis inhumains , qui égorgent tout ce qu'ils trouvent , & n'épargnent pas même ceux qui sont encore au berceau. Quand ces attaques ont été prévues , cette nation brave & courageuse ,

tombe sur ses ennemis , & alors il en est peu qui échappent à sa furie. Leur cacique Cacapol montre à ses hôtes de grands monceaux d'os de ses ennemis qu'il s'enorgueillit d'avoir tués. Ce cacique maintient la paix avec les Espagnols , afin que son peuple puisse chasser sans crainte dans les vastes plaines de Buenos-Aires , entre les limites de Matanza , Conchas , Magdalena , & les montagnes : c'est par cette raison qu'il ne permet pas à d'autres tribus de s'étendre au-dessous de Lujan , & que ce cacique & ses confédérés , dans les mois de Juillet , Août & Septembre , se placent de manière qu'ils puissent à la fois chasser le gibier , veiller sur leurs ennemis , & les attaquer , les détruire s'ils en trouvent l'occasion.

CH A P I T R E XXV.

Guerre de ces peuples avec les Espagnols.

QUOIQUE inquiet de l'établissement des Espagnols , quoique jaloux de leur puissance , ils n'avoient jamais eu de guerre avec eux , jusqu'en 1738 & 1740. Voici quelle en fut la cause.

Les Espagnols avec autant d'imprudence que d'ingratitude , avoient fait périr Mayu Pilquiya , en le forçant de se retirer , exposé aux ennemis qu'il s'étoit fait en défendant leur territoire , & trop éloigné de leurs établissemens pour en être secouru. Il étoit le seul cacique Taluhet qui fut leur ami , souvent il avoit combattu pour eux les Picunches & ses compatriotes même. Après sa mort , ses ennemis le

vengerent ; un parti de Taluhets & de Picunches attaqua les métairies situées sur les rivières Areco & Arecife , & les Espagnols conduits par leur mestre de camp D. Jean de S. Martin , arrivés trop tard pour surprendre les voleurs , se dirigèrent vers le sud pour ne pas revenir les mains vuides dans leurs demeures. Ils découvrirent les tentes du vieux Caleliyan environné de la moitié de sa tribu , qui ne sachant rien de ce qui étoit arrivé , dormoient tranquillement & sans soupçon du moindre danger. Sans examiner si c'étoient des ennemis , ils firent feu sur leurs tentes , & en tuerent plusieurs avec leurs femmes & leurs enfans. Quelques-uns se réveillèrent , & frappés de l'horrible spectacle de leurs amis , de leurs familles expirantes , ils résolurent de ne pas survivre à ce malheur , ils s'armerent , & vendi-

rent leur vie aussi chèrement qu'il leur fut possible. Mais enfin ils succomberent eux & leur vieux cacique.

Le jeune Caleliyan n'étoit pas alors avec les siens ; il apprit ce qui venoit d'arriver , & résolut de venger son pere & ses amis assassinés. Il rassembla environ trois cents hommes parmi ses compatriotes & chez les Picunches , tomba sur le village de Lujan, tua un grand nombre d'Espagnols , & en emmena quelques-uns, avec quelques milles pieces de bétail. Les Espagnols accoururent avec six cents hommes de milice & une compagnie de troupes régulières ; mais leur diligence fut moindre que celle de leur ennemi. Ne pouvant l'atteindre , ils tournèrent les étangs salés & descendirent le Casuhati , où étoit alors le cacique Canguapol avec quelques-uns des siens. Avertis de leur arrivée , ils échappèrent prudem-

ment à leur fureur. Trompés dans leur attente , les Espagnols se rapprocherent de la mer & du Vuulcan où ils rencontrèrent une troupe d'Huilliches , qui se regardant comme amis & en pleine paix, vinrent sans armes au-devant d'eux. Le mestre de camp les fit environner & mettre en pieces, malgré les remontrances du commandant des troupes réglées , qui trouvoit ce procédé cruel & intercédait en leur faveur.

Après cet infame exploit , ils marchèrent vers le Salado , à environ 40 lieues de la ville de Buenos-Aires , à 20 des fermes qui en dépendent , où le cacique Tehuel , nommé *Tolnichi-ya* , cousin de Capol , l'ami , l'allié des Espagnols & très-respecté par eux , étoit campé sous la protection du gouverneur actuel Salcedo. Ce cacique , tenant en main la lettre du gouverneur, & montrant la permission qu'il

en avoit reçue , fut tué d'un coup de feu à la tête , par le féroce mestrre de camp : tous les Indiens furent tués , toutes leurs femmes , tous leurs enfans faits esclaves , & parmi eux étoit le jeune fils du cacique , âgé de douze ans. Son frere aîné se trouva heureusement loin de ces lieux , à la chasse des chevaux sauvages.

Cette conduite barbare du mestrre de camp irrita si violemment toutes les nations Indiennes , Puelches & Moluches , qu'elles prirent toutes les armes contre les Espagnols , qui se virent attaqués à la fois des frontieres de Cordova & Santa-Fé jusqu'à l'embouchure de Rio de la Plata , sur une frontiere d'une centaine de lieues , & de telle maniere qu'ils ne pouvoient se défendre. Car les Indiens divisés en petits partis , tomboient rapidement sur plusieurs villages , sur plusieurs métairies à la fois ,

pendant la nuit , au clair de lune : on ne pouvoit favoir le nombre de leurs partis , ni leur force ; & tandis que les Espagnols en poursuivoient un en nombre , ils laissoient le reste des frontieres dégarni.

Cacapol , qui avoit toujours vécu en bonne intelligence avec les Espagnols ainsi que son peuple , irrité de l'entreprise tentée contre son fils , du meurtre de ses amis les Huilliches , d'un cousin qu'il chérissoit , de parens qu'il aimoit , & de la férocité honteuse avec laquelle on avoit traité leurs corps morts , se mit en campagne avec ses guerriers , quoique âgé de soixante & dix ans ; il tomba sur le district de la Magdalena , suivi de mille hommes rassemblés chez les Tehuelhets , les Huilliches & les Pehuenches. Ce district n'est qu'à quatre lieues de Buenos-Aires ; là , il divisa ses troupes , & les dirigea avec tant d'intelli-

gence , qu'en moins de vingt-quatre heures , il dévasta un espace de douze lieues , & fit un désert de la contrée la plus peuplée & la plus abondante. Plusieurs Espagnols y périrent ; on emmena captifs leurs enfans & leurs femmes ; on fit un butin de vingt mille pieces de bétail sans compter les chevaux. Les Américains ne perdirent qu'un des leurs, qui s'étant écarté dans l'espoir du pillage , tomba dans les mains des Espagnols. Cangapol , fils du cacique , fut poursuivi & atteint , mais les Espagnols n'eurent pas le courage de l'attaquer quoiqu'ils fussent supérieurs en nombre ; ils étoient accablés de fatigue , eux & leurs chevaux ; & venoient de faire une marche de quarante lieues sans prendre de rafraîchissemens.

Les habitans de Buenos-Aires , instruits par les fugitifs de cette attaque inatten-

due , étoient dans la plus profonde con-
ternation. Les officiers couroient par les
rues , la tête découverte , incertains de
ce qu'ils devoient faire; les églises , les
maisons religieuses étoient remplies des ha-
bitans comme si l'ennemi eut été dans la
ville même. Humiliés par cet échec , les
Espagnols ôtèrent le commandement à leur
mestre de camp , & en élurent un autre
en sa place ; ils leverent une armée de sept
cents hommes qui se mirent en marche
vers le Casuhati , non pour faire la guerre ,
mais pour demander la paix. Une année
s'étoit écoulée , depuis la dernière irrup-
tion ; & les Indiens , le jeune cacique
Cangapol à leur tête , marchaient au nom-
bre de quatre mille ; ils auroient pu mettre
en pieces les Espagnols ; mais au lieu de
profiter de leur supériorité , ils eurent la
modération d'écouter les propositions de

paix que leur fit faire le nouveau général ennemi qu'ils estimoient ; & qui craignant les suites de cette guerre , offrit parmi les autres conditions , de redonner la liberté à tous les Indiens captifs sans aucun retour , & qu'on payeroit la rançon des Espagnols. Cette proposition parut honnête à un missionnaire jésuite qui avec quelque Chechehets & Tehuelhets convertis s'étoient rendus dans le camp Espagnol pour inspirer à tous des idées pacifiques , & pour sauver leurs nouveaux frères. Il proposa un échange mutuel des prisonniers ; mais la crainte de la guerre étoit si grande que cette proposition fut rejetée , quoique la plupart des Indiens eux-mêmes ne demandassent rien de plus.

Quelques caciques Telhuels qui avoient amené avec eux leurs prisonniers , les délivrèrent tout de suite , n'ayant vu dans

l'offre du général qu'un échange mutuel. Mais les Moluches vinrent à Buenos-Aires, reçurent les prisonniers de leur nation, ainsi que ceux des Telhuelhets, sans rendre ceux qu'ils avoient fait sur les Espagnols. Depuis ce tems, les Tehuelhets attirés par l'espoir du pillage, ont fait une incursion dans le territoire de Buenos-Aires, & en ont emmené beaucoup de bétail. C'a été la plus grande perte qu'ils aient fait effuyer aux Espagnols jusqu'à l'année 1767, qu'ayant été provoqués, ils renouvelèrent la guerre, ils firent un grand nombre de prisonniers, & de deux détachemens Européens qui les poursuivoient, dix soldats seulement échapperent à leur fureur. Un grand corps de troupes joint à toute la milice de Buenos-Aires, commandés par le colonel Catani, les atteignit, mais il fut assez prudent pour ne

point les attaquer , dans la crainte de partager le sort des précédens.

CHAPITRE XXVI.

Des Telhuelhets encore.

LES Telhuelhets qui habitent sur les deux bords de la riviere des Saules , touchent au nord-est les Chechehets , & au levant un désert qui commence à environ quarante lieues de l'embouchure du fleuve Noir , tend au midi & va presque jusqu'au détroit de Magellan. Au couchant, ils sont bornés par les Huilliches , qui habitent les bords de la mer de Chiloé , jusqu'au 40^e degré de latitude méridionale. Tout leur pays est montagneux , coupé de profondes vallées ; & n'a pas de rivières considérables. Ils sont pourvus d'eau par des sour-

ces , de petits ruisseaux qui tombent dans des lacs où ils baignent leurs troupeaux. Dans les été secs , ces lacs sont sans eaux ; alors le fleuve Noir fournit à leurs besoins. Cette nation ne sème ni ne plante ; elle vit de la chair de guanacoes , des lievres, des autruches qu'elle trouve chez elle, & de celle des jumens qu'elle peut se procurer.

La rareté des provisions de bouche tient ce peuple dans un mouvement continuel , allant sans cesse d'une contrée dans une autre pour en trouver. On le trouve errant vers le Casuhati & de là vers le Vulcan ou le Tandil, ou en d'autres tems dans les plaines de Buenos - Aires qui sont à trois ou quatre cents lieues de leur pays. Il n'est pas de nation sur la terre plus inquiète , plus mobile , qui ait plus de disposition à roder çà & là ; ni l'extrême

vieillesse , ni la cécité , ni aucune autre
 maladie ne peut lui ôter ce goût errant.
 Ces Tehuels sont-grands , bien faits , leur
 teint est plus clair que celui des autres
 Indiens ; quelques-unes de leurs femmes
 sont aussi blanches que celles des Espagnols.
 Ils sont honnêtes , obligeans , de bon na-
 turel ; mais fort inconstans , & peu jaloux
 de remplir leurs promesses ; ils sont cou-
 rageux , aiment la guerre & ne craignent
 point la mort. Ils forment la nation la
 plus nombreuse de routes celles qui habi-
 tent cette partie de l'Amérique ; peut-être
 sont-ils égaux à toutes les autres ensemble.
 Ils sont les ennemis des Moluches qui les
 craignent beaucoup , & s'ils avoient été
 aussi bien fournis de chevaux que ces der-
 niers , peut-être que ce peuple si redou-
 table aux Espagnols auroit été détruit
 depuis long-tems : les Diuihets & les Ta-
 luhets

Tuhets n'auroient point eu assez de force pour résister à leur pouvoir.

Plus au sud, vivent les Chulilau-cunny, & les Sehuau-cunny ; ce sont les plus méridionaux des Indiens qui montent à cheval : Sehuau, dans le dialecte Tehuel, est le nom d'une espèce de lapin noir de la taille à-peu-près des rats des champs, & on le leur a donné parce que le pays nourrit beaucoup de ces animaux. Cunny signifie *peuple*.

Ces deux dernières nations paroissent avoir une origine commune avec les autres Tehuelhets ; leur langue est à-peu-près la même : les petites différences qu'on y remarque, viennent sans doute de leur communication avec les Poy-yus & les Hey-yus, qui vivent sur les côtes occidentales du détroit.

Tous les Tehuelhets parlent une langue

différente de celles des Puelches & des Moluches ; & cette différence n'est pas seulement dans les mots , mais encore dans leurs déclinaisons & leurs conjugaisons , quoique cependant ils aient emprunté quelques mots de l'une & l'autre nation. Par exemple , pour exprimer une montagne , les Tehuelhets disent calille , les Moluches caled , mais les Puelches casu. Pichua est le nom du guanacoe , dans la langue Tathuel , luhuan , ou huanque dans les autres langues : yagip dans l'une est l'eau ; dans les autres c'est co : yague , c'est un lieu inondé , dans la première ; dans la seconde on l'exprime par cohue : cunna ou cunny signifie *peuple* chez les Tehuelhets ; pour les autres nations c'est che , ou hets. J'étois disposé à croire que ces nations de Tehuelhets , sont les mêmes que celles dont les missionnaires du Chili nous parlent sous

le nom de Poy - yus , parce qu'ils vivent dans les lieux où ces prêtres placent les Poy - yus ; mais il m'a semblé ensuite que je me trompois , & que ces derniers étoient plus voisins de la mer que les autres.

La dernière des nations Tehuel sont les Yacana-cunny , mots qui signifient *gens de pied* , parce qu'ils voyagent toujours à pied , n'ayant point de chevaux dans leur pays. Vers le nord , ils confinent aux Sehauau-cunny , à l'ouest aux Key-yus ou Key-yuhues dont ils sont séparés par une chaîne de montagnes , à l'est à l'Océan , & au sud , à la Terre de Feu , ou à la mer du Sud. C'est dans le voisinage de la mer qu'ils habitent , sur les deux rives du détroit ; souvent ils sont en guerre les uns avec les autres. Ils se servent de radeaux ou canots légers semblables à ceux de Chiloe , pour traverser le détroit. Quelquefois ils

sont attaqués par les Huilliches & des peuples Tehuels pour en faire des esclaves ; car ils n'ont d'autres biens à perdre que la liberté & la vie. Ils vivent principalement de poissons qu'ils chassent & dardent. Ils sont très-agiles , & atteignent les guanacoes à la course. Leur stature ne les distingue point des autres Tehuelhets ; rarement ils ont des hommes de sept pieds anglois de haut , le plus grand nombre n'en a pas six.

Les François & les Espagnols abordent souvent à la Terre de Feu pour y faire du bois, nécessaire à la provision des isles Malouines , & y reçoivent toute sorte d'assistance de ce peuple. Pour les inviter à descendre , ils font usage d'un drapeau blanc ; mais telles sont les impressions qu'ils ont reçues sur les Anglois , qu'ils fuient lorsqu'ils voyent un pavillon rouge. Les

François & les Espagnols disent que c'est l'effet du traitement que leur fit un vaisseau anglois, qui tira sur eux avec son gros canon ayant son pavillon rouge déployé ; ce qui les épouvanta à tel point qu'ils n'osent plus se montrer lorsqu'ils voyent cette couleur. Cela peut être vrai ; mais la politique aussi peut avoir employé ce moyen pour prévenir toute communication de ce peuple avec les Anglois. Un cacique de cette nation qui me visita ainsi que d'autres Tehuelhets, me dit qu'il étoit monté sur une grande maison de bois , qui voyageoit sur l'eau : c'étoit peu d'années après le voyage de l'amiral Anson , & peut-être parloit-il de quelques-uns de ses vaisseaux.

Toutes ces nations Tehuels sont appelées par les Moluches *Vucha-Huilliches*, ou *grand peuple du Midi* ; les Espagnols ne

sachant d'où ils venoient , les appellerent *montagnards* ; ce sont les Patagons des autres nations de l'Europe.

Comme je l'ai dit ailleurs , j'ai vu plusieurs des caciques de tous ces peuples , & j'ai observé que les Puelches ou les Indiens orientaux étoient d'une grande taille, qu'il y en avoit de 7 pieds 6 pouces anglois de haut ; mais ces hommes ne forment pas une race particuliere ; & j'en ai vu dans leur famille qui n'avoient pas plus de six pieds. Les Moluches ou Indiens occidentaux qui vivent dans les montagnes sont plus petits, mais ils sont larges & gros. Les habitans des Cordelières souvent couvertes de brouillards, se donnent assez fréquemment la mort à eux-mêmes ; ce qui n'arrive point chez les Puelches. J'ai nommé quelques-uns de leurs caciques ; il est inutile de nommer ici les autres.

L'opinion répandue qu'il y a dans ces contrées une nation qui descend des Européens ; ou des restes de quelques vaisseaux brisés sur les côtes , m'a toujours paru fausse , peu vraisemblable , & a pu naître de ce qu'on a mal entendu les récits des Indiens. Car si l'on demande à ceux du Chili , s'il n'y a point d'établissement Européen dans l'intérieur des terres, ils vous parlent d'un peuple blanc & de villes ; mais alors ils entendent les Espagnols de Buenos-Aires. Si vous faites la même question à Buenos-Aires , ils feront la même réponse ; ils parlent alors des Espagnols du Chili ; n'ayant pas la moindre idée que les habitans de ces deux pays , si éloignés l'un de l'autre , soyent le même peuple , ou puissent se connoître. Les questions sur ce sujet faites aux Indiens , ont confirmé mes conjectures ; &

quand ils me parloient de peuple blanc , de villes , dans l'intérieur des terres , je nommois Valdivia, Chiloe, & autres lieux du Chili ; & je voyois qu'e étoient là les villes dont ils venoient de me faire la description.

Ce qui rend incroyable le conte d'un peuple Européen établi dans ces contrées , & auquel on a donné le nom de *Cesares* , c'est l'impossibilité morale , que deux ou trois cents Européens , presque sans femmes , n'ayant aucune communication avec un pays civilisé , aient pu pénétrer au travers tant de nations guerrières , & s'y maintenir sous la forme d'une république indépendante , sur un sol qui ne produit des végétaux propres à servir d'alimens qu'autant qu'on le cultive , & dont les habitans naturels ne vivent que de la chasse : qu'ils s'y soient soutenus pendant deux

siècles , comme on l'affure , sans avoir été extirpés , chassés ou faits esclaves ; ou du moins sans perdre toute l'apparence d'un Européen par des mélanges successifs avec les filles de leurs voisins. Il n'y a pas un coin de terre dans ce continent , où ces peuples errans ne rodent presque chaque année ; car même le désert aride que baigne l'Océan Atlantique , est traversé annuellement par eux , ou pour y ensevelir les os desséchés de leurs morts , ou pour y faire leur provision de sel. Leurs caciques , tous ceux qui étoient réputés instruits & vrais , m'ont souvent protesté qu'il n'y avoit aucun peuple blanc dans toutes ces contrées , excepté ceux qui sont connus en Europe , comme dans le Chili , à Buenos-Aires , à Chiloe , à Mendoza.

CHAPITRE XXVII.

De la religion de ces peuples.

LES Indiens dont nous avons parlé, croient à deux êtres supérieurs, l'un bon, l'autre mauvais. L'Etre bienfaisant est appelé par les Moluches, *Toquichen*, ou gouverneur du peuple; par les Taluhets & les Diuihets, *Soychu*, mot qui dans leur langue signifie, celui qui préside dans le pays des liqueurs fortes; par les Tehuelhets, *Guayava-cunny*, ou le seigneur de la mort.

Ils ont multiplié ces divinités, qu'ils croient présider sur autant de familles Indiennes qu'ils supposent avoir été créées par elles. Les unes s'appellent la tribu du tigre, les autres du lion, du guanacoes,

de l'autruche , ou autres animaux. Ils imaginent que ces divinités ont chacune leurs habitations séparées , dans de vastes cavernes , sous des lacs , sous des collines , & que lorsqu'un Indien meurt , son ame va rejoindre la déité qui préside à sa famille particuliere , pour y jouir de sa suprême félicité d'être éternellement ivre.

Ils croient que leurs divinités bienfaitantes ont fait le monde ; qu'ils créèrent les Indiens dans leurs caves , qu'ils leur donnerent la lance , l'arc , les flèches , les boules de pierre pour combattre & chasser. Ils pensent que les dieux des Espagnols en agirent de même avec eux , & qu'au lieu d'arcs , ils leur donnerent les fusils & l'épée. Ils supposent que lorsque les quadrupèdes , les oiseaux , les insectes furent créés , les plus agiles , sortirent d'abord des caves qui servirent d'ateliers au grands

fabricateur ; mais que les taureaux & les vaches furent les derniers, & qu'ils effrayèrent si fort les hommes avec leurs cornes, qu'ils bouchèrent l'entrée des caves avec de grandes pierres. C'est la raison qu'ils donnent de ce qu'ils n'avoient pas de bétail noir avant que les Espagnols leur en eussent apporté , ce peuple ayant laissé prudemment les caves ouvertes.

Ils pensent que quelques-uns d'eux retournent à ces caves divines après leur mort : ils disent que les étoiles sont de vieux Indiens ; que la voie lactée est le champ où ces vieillards chassent aux autruches ; & que ces deux amas d'étoiles qui ressemblent à deux petits nuages qu'on voit au midi, sont les amas de plumes des autruches qu'ils ont tués. Ils pensent aussi que la création n'est point encore épuisée , & que chaque jour il paroît dans le

monde des êtres qui n'existoient pas auparavant.

Leurs devins prétendent voir dans le sein de la terre , en secouant leurs calebasses remplies de coquilles de noix , des hommes , des troupeaux , d'autres animaux , des provisions de rum , d'eau de vie , & tout ce qui leur convient d'y voir ; mais plusieurs de ceux qui les écoutent ne les en croient pas. Un cacique Tehuel , dont le nom étoit *Chehuentuya* , vint vers moi un matin , & me fit le récit d'une nouvelle découverte faite par un de leurs magiciens : il affuroit voir une contrée souterraine sous le lieu même qu'il habitoit , & voyant que je ne pouvois m'empêcher d'en rire , & d'admirer leur simplicité qui s'en laissoit imposer par des histoires aussi ridicules , il me répondit avec dédain *Epu-eungeing'n*. Ce sont des contes de vieilles femmes.

L'être malfaisant est appelé par les Moluches *Huecuvoe* ou *Huecuvu* , celui qui rode au dehors ; par les Tehuelhets & les Chechehets *Atskannakanatz* , & par les autres Puelches *Valichu*.

Ils reconnoissent aussi un grand nombre de cette sorte d'esprits , errans dans tout le monde , & ils leur attribuent tout le mal qui leur arrive , ou à leurs bestiaux ; ils croient même que ces êtres malfaisans causent la foiblesse & la fatigue qu'ils éprouvent après de longs voyages , ou de pénibles travaux. Chacun de leurs devins est supposé avoir sans cesse deux de ces démons à sa suite, qui leur dévoile les événemens futurs, leur découvre ce qui se passe au moment même à une grande distance , & leur fait guérir des malades , en combattant , mettant en fuite , ou calmant les autres esprits qui les tourmentent. Ils pensent

aussi que ces devins, après leur mort , sont reçus parmi ces êtres invisibles.

Leur culte est entièrement dirigé vers l'être vivant , excepté qu'ils font quelques cérémonies particulières , pour témoigner leur respect envers les morts. Pour exercer leur culte , ils se rassemblent dans la tente de leur devin , qui d'abord est caché aux yeux de tous dans un coin de sa demeure. Là est un petit tambour , une ou deux calebasses rondes , pleines de noix , & quelques sacs quarrés de cuir peints dans lequel il tient ses brinborions magiques. Il commence la cérémonie en faisant un bruit étrange avec son tambour & sa calebasse , il feint ensuite de prendre un accès frénétique & de combattre avec le diable qu'on suppose l'avoir saisi ; ses yeux sont fixés vers le ciel , tous les traits de son visage se défigurent , sa bouche est écumante, ses

jointures se tordent ; enfin après beaucoup de contorsions violentes , il demeure tranquille & sans mouvement , semblable à un homme saisi d'une attaque d'épilepsie. Il revient ensuite à lui-même , il paroît avoir vaincu le démon & fait entendre dans son tabernacle une voix plaintive , foible , mais aiguë ; c'est cet esprit malfaisant , dit-on , qui reconnoît sa défaite. Alors , sur une espece de trépied , le devin répond à toutes les questions qu'on veut lui faire. Que ses réponses soient vraies ou fausses , c'est ce qui lui importe peu : si elles sont fausses , c'est le diable qui l'a trompé , & dans tous les cas il est payé , & bien payé.

La profession de devin est cependant hazardeuse , malgré les respects qu'on paroît lui rendre : car souvent il arrive que quelques-uns de ces devins sont tués lorsqu'un cacique meurt , sur-tout s'ils ont eu quelque

que querelle avec lui peu de jours auparavant ; parce que les Indiens attribuent alors sa mort au magicien ou à ses démons. Dans les cas de maladies épidémiques, lorsqu'un grand nombre d'hommes périssent victimes du mal, on s'en prend encore à eux. La petite vérole ayant presque détruit les Chechehets, le cacique Cangapol ordonna que tous les devins fussent tués, pour essayer si ce moyen ne feroit point cesser la maladie.

Ces devins sont des deux sexes : ceux qui sont hommes doivent abandonner l'habit des hommes pour se revêtir de celui des femmes ; il ne leur est pas permis de se marier, quoiqu'il le soit aux femmes devineresses. Ordinairement on les choisit dès leur enfance pour remplir cet office, & la préférence est toujours donnée à ceux qui dans leur premier âge, ont manifesté quel-

que goût & des dispositions efféminées. Dès-lors ils sont habillés en filles , & présentés aux autres avec le tambour & l'attirail de la profession à laquelle ils sont destinés.

Ceux qui sont sujets à des accès de convulsions , ou à des maladies de ce genre , sont d'abord élus pour exercer la fonction de devins , comme étant déjà par le démon qui doit les inspirer ; les contorsions qu'éprouvent ceux qui sont atteints de paroxysmes épileptiques , leur font croire que cet esprit en a pris possession.



C H A P I T R E XXVIII.

Cérémonies funéraires.

LES funeraillcs de leurs morts , les respects superstitieux qu'ils témoignent à leur mémoire , sont accompagnés de grandes cérémonies. Lorsque l'un d'entr'eux a expiré , une des femmes les plus distinguées de la tribu , est choisie par ses voisins rassemblés pour faire le squelette de son cadavre. Elle le fait en coupant , en sortant les entrailles & les réduisant en cendres , en séparant la chair des os avec autant de dextérité qu'il lui est possible ; ils les ensevelissent dans le lieu même , jusqu'à ce que le peu de chair qui reste attaché à ces os se soit entièrement consumé , ou jusqu'à ce qu'ils s'éloignent de ces con-

trées , c'est-à-dire dans un an , & quelquefois dans deux mois ; alors ils les emportent pour les ensevelir dans le cimetière de leurs ancêtres.

Cette coutume est sévèrement observée par les Moluches , les Taluhets & les Diuihets ; mais les Chechehets & les Tehuelhets ou les Patagons , placent les os sur des roseaux ou de jeunes tiges entrelassées ensemble , pour les y faire sécher & blanchir à la pluie & au soleil.

Pendant que la cérémonie de faire des squelettes s'exécute , les Indiens couverts de longs manteaux de cuir , le visage barbouillé de suie , se promènent lentement autour de la tente , portant de longues perches ou des lances dans leurs mains , chantant d'un ton de voix triste & sombre , & frappant la terre pour effrayer Valiche ou l'être maléfisant. Quelques-uns vont visiter

& consoler la veuve ou les veuves , & les autres parens du mort ; mais ils ne le font que pour recevoir un présent ; car l'intérêt est en cela leur seul motif. Durant cette visite de condoléance , ils crient , hurlent & chantent de la maniere la plus effrayante , font des efforts pour verser des larmes , se piquent les bras & les cuisses avec des épines aiguës , & en font sortir du sang. Cette ostentation de douleur est payée avec des bracelets de verre , des ornemens de laiton , ou autres colifichets qu'ils estiment beaucoup. On tue les chevaux du mort , afin qu'ils puissent monter sur eux dans l'alhue-mapu , ou le pays de la mort ; ils n'en réservent que quelques-uns pour servir à la pompe funéraire , & transporter les os dans la sépulture consacrée à la nation.

La veuve ou les veuves du mort font

obligées de mener deuil pendant une année entiere. Ce deuil consiste à se tenir renfermées dans leurs tentes , sans communiquer avec personne , sans sortir jamais que pour satisfaire aux plus pressantes nécessités ; à ne point laver leur visage ni leurs mains , qui doivent être noircies de suie ; à ne porter que des vêtemens d'une lugubre apparence ; à s'abstenir de la chair de vaches & de chevaux , de celle des autruches & des guanacoës. Durant l'année de leur deuil , il leur est défendu de se marier ; & si dans cet intervalle , on découvroit qu'une veuve a eu quelque liaison avec un homme , les parens du mort peuvent tuer l'un & l'autre , à moins qu'il ne paroisse que la femme n'a pas été libre d'éloigner le coupable , & qu'elle a été forcée de le devenir. Mais je n'ai point vu que les hommes fussent obligés à aucune

espece de deuil pour la mort de leurs femmes.

Lorsqu'ils veulent transporter les os d'un mort , ils les empaquettent ensemble dans une peau & les placent sur un des chevaux favoris du défunt , qu'ils ont conservé dans ce but , & qu'ils ornent à leur maniere , le plus richement qu'ils le peuvent avec des manteaux , des plumes , &c. Ils le suivent & voyagent ainsi , souvent à la distance de trois cents lieues jusqu'à leur cimetiere national , où ils s'acquittent de la dernière cérémonie.

Les Moluches , les Taluhets & Diuihets ensevelissent les os de leurs morts dans de larges puits quarrés , profonds d'environ 5 pieds. Ces os sont mis ensemble , liés dans la place qu'ils occupoient lorsque l'homme étoit vivant , ils revêtent ce squelette du meilleur habillement qu'il eut , l'ornent de

bracelets & de plumes, & chaque année on le lave ou le change. Ils sont mis en rang tous assis, ayant à leur côté l'épée, la lance, l'arc & la flèche, & tout ce que le mort a possédé. Ces puits sont couverts de solives, ou d'arbres, de roseaux & de branches entrelassées, sur lesquels on met de la terre. On choisit une vieille matrone dans chaque tribu, pour prendre soin des tombeaux, & son office la rend l'objet de la vénération publique. Son emploi est d'ouvrir chaque année ces funèbres habitations, de laver & changer les habits, les ornements des squelettes. Chaque année, elle jette sur ces tombeaux quelques gobelets de leur chicha, de la première qu'ils font, & on en boit encore à la santé des morts. Ces cimetières sont en général peu éloignés des habitations ordinaires. Ils placent autour les restes de leurs chevaux morts,

élevés sur leurs pieds , & supportés par des pieux.

Les Tehuelhets , ou Patagons méridionaux différent en quelques points des autres Indiens. Après avoir séché les os de leurs morts , ils les transportent à une grande distance de leurs habitations , dans les déserts voisins des côtes de la mer ; ils placent les os comme nous l'avons décrit , les ornent de la même manière ; ils les déposent ensuite non dans un puits ou une fosse , mais sur le sol même , sous une hutte ou une tente élevée dans ce but , & entourée des squelettes de leurs chevaux morts.

Dans une expédition que firent les Espagnols en 1746 , accompagnés d'un missionnaire , ils traversèrent l'intérieur du pays à trente lieues au couchant du port Saint Julian , & ils trouverent un de ces sépulchres

Indiens , où il y avoit trois squelettes ,
& qui étoit environné de chevaux morts.

CHAPITRE XXIX.

Gouvernement des Indiens.

IL n'est pas facile de tracer un plan régulier d'un gouvernement ou d'une constitution civile , parmi les Indiens. La seule règle fixe , ne semble consister que dans la soumission envers leurs caciques , & cette soumission est foible. L'office de cacique n'est pas électif , il est héréditaire ; tous leurs fils ont droit à cette dignité ; mais c'est à eux de trouver des sujets qui les suivent ; cette qualité les fait jouir d'avantages si minces , que souvent ceux qui la possèdent , la résignent.

Un cacique a le pouvoir de protéger tous ceux qui s'attachent à lui; d'arranger, de calmer les différens qui s'élèvent, de livrer les coupables pour être punis de mort sans répondre de ses jugemens & de ses actions; car dans ces cas, sa volonté est la loi. Sa justice n'est pas désintéressée; il protège, il sauve ses vassaux, ses amis, ses parens lorsqu'ils le payent bien.

Quand il l'ordonne, les Indiens campent, marchent, voyagent d'un lieu à un autre; pour s'y fixer, pour y chasser, ou pour faire la guerre. Il les appelle fréquemment dans sa tente, les harangue sur ce qu'ils font ou doivent faire, sur les circonstances pressantes, les injures qu'ils ont reçues, les mesures qu'ils doivent prendre. Dans ces harangues, il exhorte toujours ses prouesses & son mérite personnel. Lorsqu'il est éloquent, il est estimé, respecté; &

Lorsqu'il n'a pas ce talent , il a ordinairement un orateur qui fait ce qu'il auroit dû faire. Quand il s'agit de choses importantes , & sur-tout de la guerre , il appelle dans son conseil ses principaux sujets & les devins , & il cherche avec eux quelles sont les mesures qu'on doit prendre , ou pour se défendre ou pour attaquer.

Dans une guerre générale , lorsque plusieurs peuples se réunissent contre un ennemi commun , ils choisissent un Apo , ou commandant en chef , parmi les plus âgés & les plus illustres des caciques. Mais cet honneur , quoiqu'électif , a par le fait été héréditaire pendant plusieurs années chez les Indiens méridionaux , & dans la famille de Cangapol , qui réunit sous ses ordres les Tehuelhers , les Chechehets , les Huiliches , les Pehuenches & les Diuiches. Ordinairement il campe à trente ou qua-

rante lieues de leurs ennemis , afin qu'ils n'en puissent être découverts ; ils envoient des coureurs pour examiner les places qu'ils se proposent d'attaquer. Ceux-ci marchent en silence , se cachent durant le jour , sortent la nuit de leurs obscures retraites , & marquent avec la plus grande exactitude , chaque maison , chaque ferme des villages écartés qu'on veut surprendre , leur disposition , le nombre de leurs habitans , les moyens qu'ils ont pour se défendre. Lorsqu'ils sont bien instruits de ces objets , ils viennent communiquer le tout à l'armée , qui attend l'instant où la lune doit être pleine , afin d'en être éclairé pendant toute la nuit & qu'elle facilite l'attaque du matin. Lorsqu'ils approchent du lieu de l'attaque , ils se séparent en petits corps , dont chacun se charge de se rendre maître d'une maison ou d'une ferme.

C'est quelques heures après minuit qu'ils attaquent ; ils tuent tous les hommes qui résistent , & emmènent les femmes & les enfans. Les femmes suivent leurs maris dans les camps armées de massues , de cailloux & quelquefois d'épées ; elles dévastent les maisons , s'emparent de tout ce qu'elles trouvent à leur usage ; habits , ustenciles , meubles , tous se chargent de leur proie & se retirent aussi loin qu'ils le peuvent , ne s'arrêtant ni le jour ni la nuit , jusqu'à ce qu'ils soient à une grande distance & hors de danger d'être surpris par leurs ennemis , qui sont quelquefois à une centaine de lieues du village qu'on a pillé. Alors ils s'arrêtent & partagent le butin , ce qui ne se fait presque jamais sans causer des mécontentemens & des querelles , qui souvent se terminent par des combats sanglans.

En d'autres tems ils se bornent à des courses rapides avec des camps volants de cinquante ou cent hommes. Alors ils n'attaquent pas des villages entiers , mais seulement des fermes , des métairies écartées , qu'ils pillent promptement & se retirent à la hâte.

Les caciques n'ont pas le pouvoir d'imposer des taxes , ni d'exiger aucune imposition de leurs vassaux ; ils ne peuvent les obliger de les servir pour quels travaux que ce puisse être sans les payer. Au contraire , ils doivent les traiter avec la plus grande humanité , la plus grande douceur , & les aider dans leurs besoins , ou ils chercheroient la protection de quelque autre cacique. C'est pour cette raison que les Elmens ou ceux qui sont nés caciques, refusent souvent d'avoir des vassaux , parce qu'ils leur coutent fort cher , & leur sont

de peu d'utilité. Selon les loix de ces nations , aucun Indien , aucune tribu , ne peut vivre fans la protection de quelques caciques ; & si quelqu'un entreprenoit de le faire , il feroit mis à mort ou fait esclave dès qu'il feroit découvert.

Dans les cas d'injures , l'autorité du cacique est rarement respectée , & la partie offensée , tâche presque toujours de se faire justice à elle-même. Ils ne connoissent d'autres satisfactions , d'autres châtimens que les amendes , que le rachat de l'injure ou du dommage dont ils font l'estimation : si l'on s'y refuse , on peut craindre d'être puni de mort. Cependant lorsque l'injure est légère , ou que l'offenseur est pauvre , l'offensé se borne ordinairement à le frapper avec le caillou rond qui leur sert d'arme , sur le dos & sur les côtes. Lorsque l'offenseur est trop puissant , on l'abandonne. &

le laisse seul , à moins que le cacique n'intervienne & ne l'oblige à faire satisfaction.

Les guerres dans lesquelles l'une des nations s'engage avec une autre , ou avec les Espagnols , naissent souvent d'une injure reçue qu'ils sont ardens à venger ; plus souvent elle naît du défaut de provisions , & du desir du pillage.

Quoique ces peuples soient entr'eux dans un état de discorde perpétuelle , ils se réunissent souvent contre les Espagnols ; c'est alors qu'ils élisent un apo ou capitaine général pour les commander tous. En d'autres circonstances , chaque nation fait la guerre pour elle-même. Dans celle qu'elles firent aux Espagnols de Buenos-Aires , les Moluches s'y joignirent comme auxiliaires , & les chefs furent choisis parmi les Puelches, parce qu'ils connoissoient mieux le pays. Pour la même raison , dans les

guerres contre les Espagnols du Chili , les chefs furent élus parmi les caciques des Moluches.

CH A P I T R E X X X ,

De leurs armes,

LE U R S armes défensives consistent en une espece de casque , qui a la forme d'un chapeau à larges bords , fait d'une peau de bœuf doublée , & d'une cotte de maille , qui est une tunique large , faite & mise comme une chemise , ayant des manches étroites & courtes , composée de quatre doubles de peau d'anta. Elle est fort pesante , mais assez forte pour résister aux flèches & aux lances ; quelques-uns disent qu'une balle de fusil ne pourroit la percer. Elle couvre le cou & presque le nez & les yeux,

Quand ils combattent à pied, ils se servent encore d'un large bouclier quarré & pesant de cuir de bœuf.

Leurs armes offensives sont des arcs assez courts, & des flèches dont la pointe est faite d'os. Les Tehuelhets & les Huilliches les empoisonnent quelquefois avec un venin qui agit lentement ; ceux qui en sont blessés languissent pendant 2 ou 3 mois, & n'expirerent que lorsqu'ils sont devenus des especes de squelettes recouverts d'une peau livide. Ils se servent encore d'une lance longue de douze à quinze pieds , faite d'un roseau solide qui croît dans le voisinage des Cordelieres , qui a des nœuds à la distance de quatre à cinq pouces de distance, & est armée d'une pointe de fer. Plusieurs ont des épées qu'ils achètent des Espagnols ; mais la plus grande partie d'entr'eux n'en ont point.

Une autre sorte d'armes particuliere à

ces peuples, font des pierres d'environ quatre à cinq pouces de diamètre, & qu'ils arrondissent eux-mêmes: ordinairement ce sont des cailloux, mais j'en ai vu quelques-unes qui venoient de l'intérieur du pays, qui étoient faites d'une sorte de minéral, ressemblant à un cuivre très-beau & brillant: d'autres sont faits avec une espèce de pierre de fer.

Ces boules sont de deux ou trois sortes: la plus commune à la guerre est une boule simple & unie, pesant environ une livre, à laquelle ils attachent une petite corde de cuir ou de nerf. Avec cette arme, ils frappent leurs ennemis à la tête & lui font sauter la cervelle; quelquefois ils la lancent contr'eux, la pierre & la corde à la fois.

Il en est une autre sorte qui sert également à la guerre & à la chasse. Elle con-

liste en deux boules ou petites sphères , semblables aux précédentes , mais couvertes de cuir , & attachées l'une à l'autre par une lanier de cuir longue d'environ neuf à douze pieds. Ils en prennent une dans leur main , & faisant tourner rapidement l'autre autour de leur tête , ils la lancent , & embarrassent & lient l'homme ou la bête qu'ils ont voulu atteindre. Ils la jettent avec une telle dextérité qu'ils attachent l'homme à son cheval ; & lorsqu'ils sont à la chasse , ils la lancent de maniere que la corde s'entortille deux fois autour du cou de l'animal , & que les boules viennent pendre entre ses cuisses ; ce qui leur donne la facilité de l'abattre & de s'en saisir.

Quelquefois , mais sur-tout à la chasse , ils se servent de deux boules plus petites & moins pesantes , attachées l'une & l'autre

par une corde d'environ trois pieds , & qu'ils lient ensuite toutes deux à une boule plus grosse. Lorsqu'ils chassent des autruques , des daims , ou des guanacoes , ils se servent de boules plus petites que celles dont nous venons de parler : elles sont faites avec du marbre , bien polies , & attachées à une corde faite de nerfs d'animaux.

C H A P I T R E XXXI.

De leurs mariages , de leurs enfans.

LEURS mariages sont une espèce de commerce : le mari achète sa femme de ses parens & souvent à un haut prix : il donne des bracelets , des bijoux , des habillemens , des chevaux , ou d'autres choses qu'ils estiment. Souvent ils conviennent

avec des filles lorsqu'elles sont trop jeunes encore pour se marier , & payent d'avance une partie du prix. Chacun peut en avoir autant qu'il en peut acheter & nourrir. Les veuves , les orphelines peuvent disposer d'elles-mêmes , & accepter pour époux ceux qui leur plaisent. Celles qui dépendent d'un pere , sont soumises à ses vues d'intérêt , même contre leurs inclinations : en vain elles voudroient résister , il peut les forcer à obéir. Rarement un Indien a plus d'une femme ; il en est cependant qui en ont deux ou trois ; tels sont les elmens, les yas , ou les calciques. Car les femmes n'y sont pas en trop grand nombre , & la plupart sont à si haut prix , que plusieurs préfèrent de vivre sans en avoir aucune.

Il y a peu ou point de cérémonies dans leurs mariages. Lorsqu'ils sont convenus du prix , les parens conduisent l'épouse à

son époux & la lui livrent ; ou il va la prendre & recevoir des mains de ses parens, comme étant son bien , sa propriété ; quelquefois elle va d'elle-même à son époux , certaine d'être bien reçue. Le matin qui succède au jour du mariage , elle est visitée par ses parens tandis qu'elle est couchée encore , & quand ils la trouvent au lit avec son époux , le mariage est terminé. Mais comme plusieurs de ces unions ne sont point volontaires pour la femme , elles sont assez fréquemment inutiles : l'opiniâtre résistance de la femme lasse la patience du mari qui la renvoye chez elle , ou la vend à l'homme qu'elle préfère. Rarement ils les frappent ou les maltraitent. Quelquefois elles s'échappent de l'habitation de leurs époux pour suivre leur amant , qui , s'il a du pouvoir , ou est d'un rang supérieur à celui qu'elle abandonne , l'o-

blige à supporter patiemment cet affront , & à consentir à la perte de sa femme , à moins qu'un ami plus puissant encore ne lui fasse rendre justice , & ne force l'amant à la restitution ou à une composition ; ce qui ne rencontre pas ordinairement beaucoup de difficulté.

Les femmes qui ont une fois accepté leur mari , sont en général pour eux des compagnes fidèles & laborieuses. Leur vie n'est qu'une scène continuelle de travaux variés : elles nourrissent , elles portent leurs enfans , elles sont soumises à toutes sortes d'occupations , mêmes les plus serviles : elles font tout , excepté qu'elles ne chassent ni ne combattent : encore ne sont-elles pas toujours dispensées de ce dernier service. Le soin du ménage est tout à leur charge , elles le pourvoient de bois & d'eau , préparent les alimens , dressent

les tentes, les raccommoient, les nettoient; préparent & cousent les peaux , & des moins bonnes , elles font leurs habillemens ; elles filent & font leur ponchas ou macuns. Lorsqu'on est en voyage , les femmes empaquettent chaque chose , même les perches des tentes , qu'elles élèvent , qu'elles abattent elles-mêmes , aussi souvent que les circonstances l'exigent ; elles chargent , déchargent les chevaux , & portent la lance devant leurs maris. La maladie , la grossesse ne les dispensent point de ces soins , ne leur allègent point le poids des devoirs qu'elles ont à remplir : leurs maris ne pourroient les en dispenser, en aucun tems, sans s'exposer lui-même à la plus grande ignominie. Les femmes riches ou respectées , celles qui sont de la famille des chefs , peuvent avoir des esclaves qui aident leurs maîtresses

dans l'ouvrage le plus pénible ; mais si elles ne peuvent avoir d'esclaves , elles doivent se soumettre aux mêmes travaux que les autres.

Le devoir du mari est de fournir les provisions , comme de la chair de cheval , d'autruche , de guanacoes , de lievre , de sanglier , d'armadillos , d'antas , ou autres provisions du pays. Il doit fournir encore à la femme , des peaux pour couvrir les tentes & pour leurs vêtemens , quoique souvent ils achètent des étoffes des Européens , des Espagnols ; ils leur donnent aussi des pendans d'oreilles , de larges colliers de verre bleu qu'elles aiment beaucoup , & d'autres ornemens. Je leur ai vu donner un de leurs ponchas ou manteaux de peaux de petits renards , aussi belles , aussi précieuses que celles de l'hermine , pour quatre de ces morceaux de verre ;

c'étoit comme s'ils eussent échangé six à sept dollars pour quatre sous.

Les Moluches entretiennent quelques troupeaux de brebis pour en avoir la laine , & sement une petite quantité de grains ; mais les Puelches ne vivent absolument que de leur chasse, & nourrissent pour cet objet un grand nombre de chiens qu'ils appellent *tehua*.

Quoique leurs mariages ne subsistent qu'autant qu'ils le veulent, cependant lorsque les parties se sont une fois unies & ont des enfans , rarement elles se séparent, même dans l'extrême vieillesse. Le mari défend sa femme , & la protège en public , même lorsqu'elle a tort , & cette partialité de sentiment occasionne de fréquentes querelles & des combats ; mais en secret , il la reprimande pour l'avoir engagé dans des disputes. Il ne la frappe jamais ou bien

rarement , & s'il la surprend dans un commerce criminel , tout le blâme retombe sur le galant qu'il châtie avec sévérité , à moins qu'on ne l'appaise avec des présens. En général , ils ont si peu de décence ou de délicatesse sur ce point , que souvent lorsque les devins l'ordonnent , ils envoient leurs femmes dans les forêts pour qu'elles se prostituent au premier passager qu'elles rencontrent. Cependant , il y a des femmes assez modestes pour n'être point si obéissantes , & qui se refusent aux desirs du mari & aux ordres du devin.

Ils élèvent leurs enfans avec la plus grande indulgence pour leurs caprices. Les Tehuelhets ou Patagons méridionaux portent cette foiblesse à l'extrême , & les vieillards transportent leurs habitations , sans autre raison que la volonté capricieuse de leurs enfans. On peut juger de l'excès de

leur folle tendresse par les faits suivans. Si un Indien , un cacique même , a résolu de changer le lieu de sa demeure , & de transporter ailleurs sa famille , & que ce projet déplaît à l'un de ses vassaux ou de ses voisins , il est ordinaire de prendre un de ses enfans , de dire que telle est sa passion pour cet enfant , qu'on ne peut s'en séparer , & ce motif suffit pour engager le pere à oublier son projet & à demeurer : alors on lui rend son enfant , & au lieu de marquer du ressentiment , il témoigne la plus vive reconnoissance de la tendresse qu'on a pour l'objet de son amour.

La femme d'un cacique Tehuel , dont le mari avoit été tué en trahison par les Espagnols dans un tems de paix , s'étoit résolue de quitter la ville & les missionnaires ; on la supplia en vain de renoncer à son dessein. Elle avoit un fils âgé de six ans qui étoit

très-attaché aux missionnaires , parce qu'ils lui faioient souvent de petits présens de pain , de figues , de raisins ou autres friandises , & qui , lorsqu'il apprit que sa mere vouloit s'éloigner , ne voulut point qu'on le préparât pour ce voyage & désira qu'on le conduisit chez les peres. La mere voyant la désolation de son fils , consentit à demeurer , oublia son ressentiment , & devint chrétienne.

C H A P I T R E XXXII.

De leurs habillemens.

LEURS habillemens sont singuliers. Les hommes ne portent point de bonnets sur leurs têtes ; mais leur chevelure est attachée sur le derriere , & élève des pointes en haut ; ils la lient plusieurs fois au-des-

lus de la tête avec une large ceinture d'étoffe de laine teinte , ouvragée avec soin. Dans leurs tentes , ils portent un manteau fait de peaux cousues ensemble : ceux qui sont faits de peaux de jeunes poulins & de jumens sont les moins estimés ; ceux qui le sont d'un petit animal puant , assez ressemblant à notre putois , & qu'ils appellent *yaguane* , sont supérieurs à ces derniers ; cet animal est d'une couleur de sable obscur , il a deux raies blanches sur chacun de ses flancs , son poil est très-doux & fin.

La fourrure du coipu , ou loutre, est aussi estimée que celle de l'yaguane ou maikel. La tête , la gueule , les dents de cet animal ressemblent beaucoup à celles du lapin, sa fourrure est belle , aussi belle que celle du bievre , & le poil en est long. Il creuse son terrier sur les bords des rivières , &

le fait quelquefois de deux étages ; il se nourrit de poisson ; il a une queue longue, ronde & conique , semblable à celle du rat ; sa chair est très-bonne à manger.

Les manteaux de guanacoes sont encore plus estimés que ceux dont nous venons de parler , parce leur laine est chaude , d'une grande beauté , & de beaucoup de durée. Mais ceux qu'on préfère à tous les autres, sont faits avec les peaux de petits renards ; elles sont très - douces , chaudes & belles , d'une couleur grise mêlée de rouge , leur durée n'est pas égale à celle des guanacoes.

Excepté les Tehuelhets & les Chechehets, tous ces peuples font des manteaux de fil de laine qu'ils tissent & colorent de belles couleurs , & dont ils s'enveloppent tout le corps , des épaules jusqu'aux gras de jambe. Ils en ont un autre de la même espece

qui leur sert de veste , & de plus un petit tablier de cuir à trois angles qui leur sert de culottes : ils lient deux des angles autour de leur veste , passent l'autre entre leurs cuisses , & l'attachent par derriere. Ils font encore des manteaux d'une étoffe rouge qu'ils achètent des Espagnols : ils en achètent aussi des chapeaux qu'ils sont orgueilleux de porter sur-tout à cheval. Ils se parent de grains de verre bleus dont ils font un ou deux rangs autour du cou & des poignets. Ils peignent aussi leur visage, quelquefois en rouge , quelquefois en noir ; ils se rendent extrêmement sales & hideux, & s'en croient infiniment plus beaux.

Les femmes n'ont point d'ajustemens pour leur tête ; leur chevelure est partagée en deux grandes tresses qui descendent l'une d'un côté , l'autre de l'autre ; elles ont des pendans d'oreilles faits d'une plaque de cuir

vre quarrée , large d'environ deux ou trois pouces , jointe à une pièce de même métal bien forgée pour garantir leurs oreilles où elles se sont façonné un large trou , qui les fait paroître comme coupées. Elles ont aussi des tours de grains de verre bleus de ciel , autour de leur cou , des bras & de la cheville du pied.

Elles portent la même espece de manteau que les hommes ; mais elles l'attachent autour du cou avec une épingle ou une brochette de cuivre , en enveloppent leur veste , & le laissent tomber jusqu'à la cheville du pied. Elles ont encore un tablier court , qu'elles attachent au milieu de leur manteau par-dessous ; il les couvre par devant jusqu'aux genoux. Elles le tissent elles-mêmes avec du fil teint , & le rayent du haut en bas en différentes couleurs. Lorsqu'elles montent à cheval , elles met-

tent sur leur tête un chapeau de paille , de la forme d'un cône large & applati , tel qu'on peint celui des Chinois : elles portent des bottes comme les hommes , & faites de la même maniere.

C H A P I T R E XXXIII.

Essai sur leur langage.

LES langues de ces Indiens different l'une de l'autre : Je ne connois que celle des Moluches , qui est la plus polie , & qu'on entend le plus généralement. Une longue absence de ces contrées m'en rend l'exposition difficile ; cependant j'essayerai d'en rendre un compte suffisant pour satisfaire les curieux.

Cette langue est plus riche & plus élégante qu'on n'a lieu de l'attendre d'un peuple si peu civilisé. Les noms n'y ont qu'u-

ne déclinaison , & sont tous du genre commun. Le datif , l'accusatif , l'ablatif , se terminent tous de même ; ils ont le nombre singulier & le pluriel ; le duel est exprimé par le mot *épu* , qui signifie deux , & qu'on ajoute au nom ; mais les pronoms ont tous trois nombres. Les adjectifs sont placés avant les substantifs , & ne varient leurs terminaisons dans aucun cas , dans aucun nombre , comme *cume* bon ; *cume huentu* , bon homme ; *euone huentu eng'in* , les bons hommes. Voici comment les noms & les pronoms se déclinent.

Nomb. Singulier.

Pluriel.

N. *Huenti* , l'homme.

N. *Pu huentu* ou

G. *Huentuni* , de l'homme.

Huentu eng'n.

D. *Huentumo*.

G. *Pu huentu* , &c.

Ac. *Huentumo*.

V. *Huentu*.

Ab. *Huentumo* ou *Huentu*

engu.

H iij

Pronoms.

<i>Inch</i> , je , moi.	<i>Quisu</i> , lui seul ou
<i>Eimi</i> , toi.	lui-même.
<i>Vei</i> , il , lui.	<i>Inche quisu</i> , moi-
<i>T'va</i> ou <i>T'vachi</i> , cet.	même.
<i>Velli</i> , qui.	<i>Inchiu</i> , nous deux.
<i>Inei</i> , lequel.	<i>Inchin</i> , nous.

Leurs trois nombres sont :

Eimi, toi : *Eimu*, vous deux : *Eim'n*, vous.

Pour les pronoms possessifs , on se sert du génitif , ou du signe du génitif des pronoms , *ni* , *min* , *mi* , tien ; *m'ten* , seuls : quelquefois ce dernier est adjectif ou pronom , quelquefois adverbe.

Les verbes n'ont qu'une conjugaison & ne sont jamais irréguliers , ni défectifs. Ils sont formés de quelque autre partie du discours , à laquelle on donne la terminaison d'un verbe , ou en lui ajoutant le verbe

substantif *gen* ou *n'gen* qui répond au verbe latin, *sum*, *es*, *fui*.

Exemples.

<i>P'lle</i> , près.	<i>Cume</i> , bon.
<i>P'llen</i> ou <i>P'llengen</i> , je	<i>Cumen</i> ,
suis près.	<i>Cumengen</i> ,
<i>P'lley</i> ou <i>P'llengey</i> , il	<i>Cumelen</i> ,
est près.	

} être bon!

Ata, mal ou mauvais.

Atan,
Atangen,

} être mauvais!

Atal'n ou *Atalcan*, corrompre
ou faire mauvais.

Les verbes ont trois nombres, comme dans la langue grecque, le singulier, le duel, le pluriel, qu'ils forment en interposant certaines particules avant la dernière syllabe de l'indicatif, & avant la dernière du subjonctif.

Exemple.

Tems préf. <i>Elun</i> ,	donner.	Plus que parf. <i>Eluyubun</i> .
Imparfait. <i>Elubun</i> .		Prem. Aorifte, <i>Eluabun</i> .
Parfait. <i>Eluyeen</i> .		Sec. Aorifte, <i>Eluyeabun</i> .
	Premier Futur ,	<i>Eluan</i> .
	Second Futur ,	<i>Eluyean</i> .

Dans le mode subjonctif la particule *li* prend la place de la lettre *n* , comme suit.

Tems préf. <i>Eluli</i> .		Plus que parf. <i>Eluyubuli</i> .
Imparfait. <i>Eulubuli</i> .		Prem. Aorifte, <i>Eluabuli</i> .
Parfait. <i>Eluyeeli</i> .		Sec. Aorifte, <i>Eluyeabuli</i> .
	Premier Futur ,	<i>Eluali</i> .
	Second Futur ,	<i>Eluyeali</i> .

Les Huilliches se servent souvent d'*Eluven* ou *Eluvili* , au lieu d'*Eluyeen* dans le parfait de l'indicatif , & d'*Eluyeeliy* à la place du subjonctif.

J'ai remarqué que pour l'impératif , ils se servent du futur de l'indicatif , & quelque-

fois de la troisieme personne comme *Elupe*, qu'il donne.

J'ai entendu dire à un Moluche , qui mangeoit un œuf d'autruche & n'avoit point de sel : *chafimota iloavinquin* , que je mange ceci avec du sel. *Iloavin* est le premier futur avec la particule *vi* interposée pour exprimer *ceci* : *quin* n'est à ce que je crois, qu'une particule d'ornement comme *ta* dans *chafimota* , car *chafimo* , sans addition est l'ablatif de *chafi* , sel.

Les tems sont conjugués dans l'indicatif présent , & dans tous leurs nombres par le moyen de ces terminaifons.

Singulier, *n*, *imi*, *y*. Duel *iu* , *imu* , *ingu*.

Pluriel , *in* , *imn* , *ing'n*.

Indicatif.	Exemple.
------------	----------

Sing. <i>Elun</i> , <i>Eluimi</i> , <i>Eluy</i> .

Duel , <i>Eluin</i> , <i>Eluimu</i> , <i>Eluingu</i> .
--

Plur. <i>Eluin</i> , <i>Eluim'n</i> , <i>Eluing'n</i> .

Et dans le subjonctif par les terminaisons suivantes. Sing. *li* , *limi* , *liy*. Duel , *liu* , *limu* , *lingu*. Pluriel, *liin* , *lim'n* , *ling'n*.

Exemples.

Sing. *Eluli*, *Elulimi* , *Eluliy*. Duel , *Eluliu* , *Elulimu*, *Elulingu*. Plur. *Elulien*, *Elulim'n*, *Eluling'n*.

Tous les autres tems se conjuguent de même.

Le second Aoriste & le second Futur, ne sont en usage que chez les Pichunches & non chez les Huilliches.

Le mode infinitif est formé de la première personne de l'indicatif, avec le génitif du pronom primitif placé devant; ou un pronom possessif, pour signifier la personne qui agit ou qui souffre, & peut être pris de quelqu'un des tems, comme *Ni Elun*, moi, donner : *Ni Elubun*, toi donner : *Ni Eluvin*, lui donner. Les autres pro-

noms possessifs sont *mi* , *tien* , & *'n* sien ; mais ils ne s'employent qu'au singulier.

Il y a deux participes formés comme l'infinitif , pour être conjugués dans tous les tems : l'un est actif , l'autre passif. C'est *Elulu* , la personne qui donne pour l'actif , & pour le passif , c'est *Eluel* , la chose donnée. De ceux-là sont dérivés *Elubulu* , celui qui donna ; *Eluyelu* , celui qui a donné ; *Elualu* , celui qui donnera ; *Eluabulu* , celui qui donnoit ; *Elubuel* , la chose qui étoit donnée ; *Eluyeel* , la chose qui a été donnée ; *Elual* , la chose qui fera donnée ; &c.

De ceux-là , & des verbes actifs , on forme les passifs , en ajoutant le verbe substantif *gen* : dans ce cas & dans tous les tems , la variation ou déclinaison change le verbe substantif ; mais le verbe adjectif demeure invariable. Par exemple , *Elugen* , j'ai donné ; *Elugebun* , j'étois donné ; *Elu-*

geli , je puis être donné ; *Elugueyueeli* , je
je puis avoir été donné ; *Elungeali* , j'au-
rois été donné , &c.

Un autre accident que souffrent les ver-
bes de cette langue , est celui de la tran-
sition , par laquelle ils expriment la per-
sonne qui agit comme celle qui reçoit l'ac-
tion , ce qui se fait par l'interposition ou
l'addition de certaines particules déter-
minées. Ceci leur est commun avec la lan-
gue des Péruviens ; mais l'usage en est
là, plus difficile & plus multiplié. Je ne crois
pas que la langue des Puelches , du Chaco
& des Guaranis ait cette propriété singu-
lière. Je n'ai plus une idée bien nette de
ces transitions ; je tâcherai de la rendre
aussi-bien que je le pourrai.

Ces transitions sont au nombre de six.
De moi à toi ou vous ; de *toi ou vous à moi* ;
de *lui à moi* ; de *lui à vous* ; de *vous ou moi*

à *lui* , & le mutuel lorsqu'il est réciproque des deux parts.

La premiere transition est exprimée par *eymi* , *eymu* & *eim'n* dans l'indicatif ; elle l'est par *elmi* , *elmu* & *elm'n* dans le subjonctif ; & il en est ainsi dans tous les tems.

Indicatif. *Elun* , je donne. Subjonctif.

Elueymi , je donne *Eluelmi*.

à vous.

Elueymu , je donne *Eluelmu*.

à vous deux.

Elueim'n , je ou nous *Eluelm'n*.

donnons à vous.

Ainsi de leurs dérivés pour les autres tems.

La seconde transition de *vous* à *moi* est exprimée par la particule *en* , comme *Eluen* , vous me donnez , qui au duel & au pluriel fait *Elueiu* , & *Eluein*.

La troisieme , de *lui* à *moi* , s'exprime par *Elumon* pour le singulier , *Elumoiu* pour le

duel , *Elumoin* pour le pluriel dans l'indicatif , & dans le subjonctif par *Elumoli* au singulier , *Eulumoliyu* pour le duel , *Elumoliin* pour le pluriel.

La quatrieme , de *lui* à *toi* , se forme en ajoutant *eneu* à la premiere personne du singulier , comme *Elueneu* , il te donne ; & *Eymumo*, *Eim'nmo* pour le duel & le pluriel. Dans le subjonctif on dit *Elmimo*, *Elmumo*, *Elm'nmo*.

La cinquieme , de *moi* à *lui* , est formée par l'interposition de la particule *vi*, comme *Eluvin*, je lui donne ; *Eluvimi*, tu lui donne ; *Eluvi* , il lui donne ; *Eluviyu* ou *Eluvimu* , nous donnons , ou vous deux lui donnent ; *Eluviu* ou *Eluvim'n* , nous donnons à lui ou donnons cela. Le subjonctif est *Eluvili*.

Il y a ici quelque chose d'équivoque dans le tems parfait des Huilliches ; mais ils aiment à s'en servir, quoiqu'ils en connoissent

l'impropriété. Et ce n'est pas là la seule source d'équivoques dans leur langue ; elles sont principalement dans les prépositions , qui sont telles qu'une seule ayant plusieurs significations, le sens en devient fort confus.

La dernière transition est conjuguée avec tous les nombres , les modes & les temps, de la même manière que les verbes simples, & se forme par l'interposition de la particule *huu* , ou comme on la prononce , *wu* ; comme *Eluhuun* ou *Euwun*, je donne à moi-même ; *Ayawimi* , t'aimer toi-même ; *Ayuhui* , il aime lui-même ; *Ayuhui'm'n* , vous aimez un autre ; &c.

Ils ont une autre manière particulière de composer des verbes , d'altérer leurs significations, de rendre affirmatifs ceux qui sont négatifs , neutres ceux qui sont actifs , de signifier , d'exprimer comment & de quelle manière la chose est faite ; c'est par l'inter-

position de prépositions , d'adverbes , d'ab-
 jectifs , &c. Par exemple , *Cupan*, venir, &
Naucupan , venir en bas ; *Nag'n* , tomber ;
 & *Nagcumen* , faire tomber ; *Payllac'non* ,
 mettre la bouche de quelqu'un en-haut , de
pailla, bouche en-haut, & de *c'non*, mettre ;
Aucan, se révolter ; *Aucatun* , se révolter
 de nouveau ; *Aucatul'n* , faire révolter ;
Lan , mort ou mourir ; *Langm'n* , tuer ;
Langm'chen, tuer les Indiens ; *Ayun*, aimer ;
Ayulan , ne pas aimer ; *Pen* , voir ; *Pevin*,
 je le vois. *Vemge*, signifie, de cette maniere,
 & *la* est négatif. Ces mots en composent un
Pevemgelavin , je ne l'ai pas vu de cette
 maniere.

Dans cette langue , les noms de nombre
 sont complets , & peuvent exprimer tous
 les nombres quelconques. *Quine*, un ; *Epu*,
 deux ; *Quila*, trois ; *Meli* , quatre ; *Kchue*,
 cinq ; *Cayu*, six ; *Selge*, sept : *Mari* ou *Massi*
 comme

comme le prononcent les Huilliches , dix ;
Pataca , cent ; *Huaranca* , mille.

Les intermédiaires se composent de ceux-
 là : *Massi-quine* , onze ; *Massi-epu* , douze ;
Massi-quila , treize ; *Epu-massi* , vingt ; *Epu-
 massi-epu* , vingt - deux ; *Epu-massi-quila* ,
 vingt - trois ; *Quila pataca* , trois cents ;
Selge pataca , sept cents.

Les adverbess font ,

<i>Mu</i> , non.	<i>Pule</i> , de nouveau.
<i>May</i> , oui.	<i>Allu-pule</i> , distant.
<i>Chay ou Chayula</i> , ce jour, présentement.	<i>Chumgechi</i> , de quel- le manière.
<i>Vule</i> , demain.	<i>Vemge</i> , de cette ma- nière.
<i>Tvou</i> , ici.	<i>Mo ou Mau</i> , dans , avec, par, à cause.
<i>Vellu</i> , là.	<i>Huecu</i> , sans.
<i>P'lle</i> , près.	<i>Cay ou Chay</i> , seul.
<i>Allu mapu</i> , loin d'ici.	&c.
<i>Nau</i> , sous.	
<i>Huenu</i> , au-dessus.	

Part. II.

Pour ajouter à l'idée que je viens de donner de cette langue, j'ajouterai les exemples suivans qui sont traduits pour les Indiens, & mêlés de quelques mots Espagnols pour suppléer à ce que leur langue ne pouvoit exprimer, ou dont elle auroit donné une idée fausse. Et ceci, joint au petit vocabulaire qui suivra, peut suffire pour donner une idée imparfaite de cette langue.

Priere pour le signe de la Croix.

Santa Cruz ni gnelmeu, inchin in pu caynemo
 Par le signe de la Ste. Croix, de nos ennemis
montulmoin, Dios, inchin in Apo,
 délivre-nous, ô Dieu, notre Seigneur,
Chao, Votch'm cay Spiritu Santo cay
 le Pere, le Fils & le St. Esprit, au nom
ni wimeu. Amen.
 desquels. Amen.

Commencement du Pater.

Inchin in Chao , huenumenta m' leymi ;
 Notre Pere dans les Cieux qui es ,
uschingepe mi wi ; eyimi mi toquin ,
 que béni soit ton nom , que ton regne
inchinmo cupape ; Eymi mi piel chum :
 à nous puisse venir ; Ta volonté soit
gechi vemgey huenu-mapumo , vemgechi-
 faite dans les Cieux , comme elle
cay vemengepe tue - mapumo ; &c.
 puisse être faite sur la terre , &c.

Commencement du Credo.

Mupiltun Dios , Chaomo vilpepilvoe , huenu
 Je crois en Dieu, le Pere Tout-puissant, des
vemvoe , tue vemvoe cay ; inchin in
 Cieux & de la terre le Créateur ; en notre
Apo Jesu - Christomo cay , veyni m'ten
 Seigneur Jesus - Christ , aussi son seul
Votch'm , &c.
 Fils , &c.

Commencement de la Doctrine Chrétienne.

Demande. *Chumten Dios m'ley ?*

Combien y a-t-il de Dieux ?

Réponse. *Quine m'ten.*

Un seul.

Dem. *Cheu m'léy ta Dios ?*

Où est Dieu ?

Rép. *Huenu - mapumo , tue mapumo , vill*

Dans le Ciel , sur la terre , &

mapumo fume cay.

par-tout dans l'univers

Dem. *Iney cam Dios ?*

Qui est Dieu ?

Rép. *Dios Chao, Dios Votch'm, Dios Spiritu*

Dieu le Pere , Dieu le Fils , Dieu le

Santo , cay quila Persõna geyum ,

St.Esprit , & étant trois Personnes,

quiney Dios m'ten.

sont un Dieu seul.

Dem. *Chumgechi* , quila *Persona geyum* ;
 Pourquoi , trois Personnes étant ,
 quine m'en ta *Dios* ?
 n'y a-t-il qu'un Dieu ?

Rép. *T'vachi quila Persona quine gen-n'gen* ,
 Ces trois Personnes font un seul Etre ,
veyula quine m'ten ta Dios .
 car il est un seul Dieu.

V O C A B U L A I R E .

<i>P'llu</i> , l'ame , l'esprit.	<i>Namon</i> , le pied.
<i>Lonco</i> , la tête , la che- velure.	<i>Pingue</i> , le cœur.
<i>Az</i> , le visage.	<i>P'nen</i> , un garçon.
<i>N'ge</i> , les yeux.	<i>Nahue</i> , une fille.
<i>Wun</i> ou <i>Huum</i> , la bouche.	<i>Peni</i> , un frere.
<i>Gehuun</i> , la langue.	<i>Penihuen</i> , propres freres.
<i>Tu</i> , le nez.	<i>Huenca</i> , un Espagnol.
<i>Voso</i> , les dents , les os.	<i>Seche</i> , un bel Indien.
<i>Anca</i> , le corps.	<i>Huenuy</i> , un ami.
<i>Pue</i> , le ventre.	<i>Caynie</i> , un ennemi.
<i>Cuugh</i> , la main.	<i>Huincha</i> , une tête treffée.

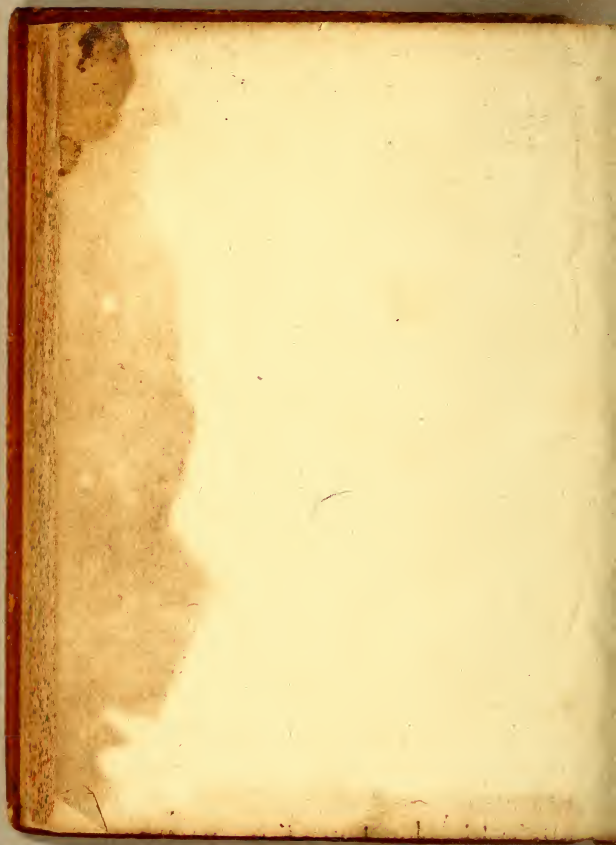
<i>Makun</i> , un manteau.	<i>Poyquelhium</i> , apper-
<i>Lancalzu</i> , grains de verre.	cevoir.
<i>Cofque</i> , pain.	<i>Con'n</i> , entrer.
<i>Ipe</i> , aliment.	<i>Tipan</i> , sortir.
<i>In</i> ou <i>ipen</i> , manger.	<i>Cupaln</i> , apporter.
<i>Ilo</i> , chair.	<i>Entun</i> , prendre.
<i>Ilon</i> , manger chair.	<i>Aseln</i> , être contraire.
<i>Putun</i> , boire.	<i>Aselgen</i> , haïr.
<i>Putumun</i> , gobelet.	<i>Alen</i> , posséder.
<i>Chilca'</i> , écrit.	<i>Mongen</i> , vivre, la vie.
<i>Chilcan</i> , écrire.	<i>Mongetun</i> , revivre.
<i>Sengu</i> , un mot, chose.	<i>Suam</i> , la volonté.
<i>Huayqui</i> , une lance.	<i>Suamtun</i> , vouloir.
<i>Huayquitun</i> , lancer.	<i>Pepi</i> , pouvoir.
<i>Chinu</i> , épée, couteau.	<i>Pepilan</i> , être capable.
<i>Chingoscun</i> , blesser.	<i>Quimn</i> , connoître.
<i>Chingosquen</i> , être blessé.	<i>Quimeln</i> , instruire.
<i>Conan</i> , un soldat.	<i>Quimeican</i> , apprendre
<i>Conangean</i> , être en guerre.	<i>I'angi</i> , un lion.
<i>Amon</i> , se promener.	<i>Choique</i> , une autruche.
<i>Anun</i> , s'asseoir.	<i>Achahuai</i> , un coq.
<i>Anupeum</i> , une chaise.	<i>Malu</i> , grand lézard ou iguana.
<i>Anunmahuum</i> , sentir en soi.	<i>Cusa</i> , une pierre, un œuf.

<i>Saiguen</i> , une fleur.	<i>Mamel-saman</i> , char-
<i>Milya</i> , or.	pentier.
<i>Lien</i> , argent.	<i>Suca-saman</i> , construc-
<i>Cullyin</i> , monnoie.	teur de maisons.
<i>Cullingen</i> , être riche.	<i>Antugh</i> , le soleil, le
<i>Cunnubal</i> , pauvre ,	jour.
orphelin.	<i>Cuyem</i> ou <i>Kiyem</i> , la
<i>Cum panilhue</i> , métal	lune , un mois.
rouge , cuivre.	<i>Tipantu</i> , une année.
<i>Chos panilhue</i> , métal	<i>K'tal</i> , feu.
jaune , laiton.	<i>Asée</i> , chaud.
<i>Gepun</i> couleur, pein-	<i>Chosée</i> , froid.
ture.	<i>Atatui</i> .il fait un froid
<i>Saman</i> , artiste , mar-	extrême.
chand.	
<i>Mamel</i> , un arbre , un	
bois.	

F I N.

02890





2
D787
F193d1
v. 2 -

18067

Long H fe

